



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

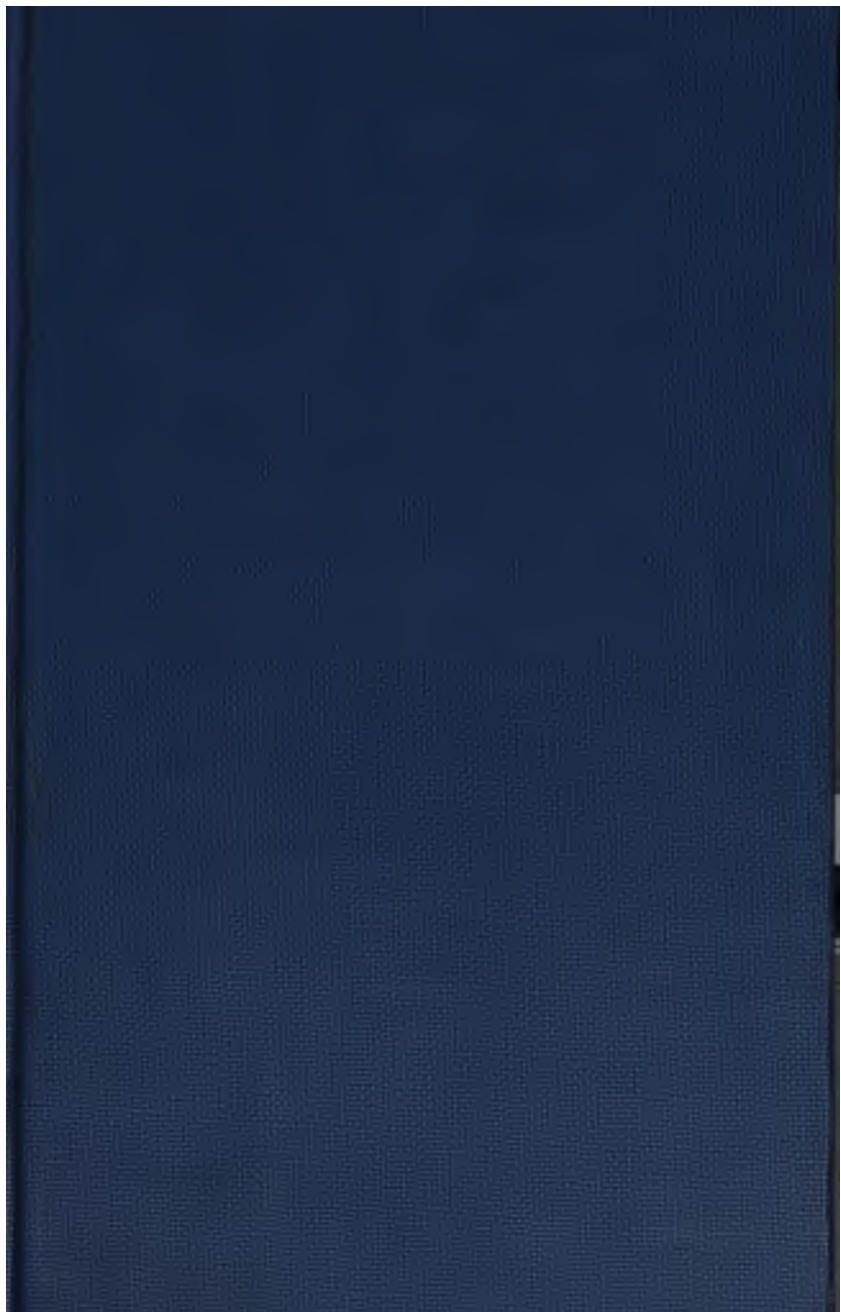
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

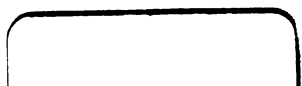
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





Vet. Fr. III B. 1792



LES
COUPS D'ÉPINGLE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville.
le 1^{er} juillet 1863.

Vet. Fr. III 3. 1772

LES
COUPS D'ÉPINGLE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PAR

ERNEST CAPENDU



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

Palais-Royal, 17-19, galerie d'Orléans

Et à la LIBRAIRIE CENTRALE, 24, boulevard des Italiens

—
1863

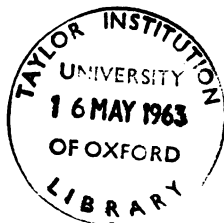
Tous droits réservés

PERSONNAGES

HENRI DELATOUR, 35 ans.....	MM. FÉLIX.
MIREMONT, 34 ans.....	PARADE.
EDMOND DORNAY, 29 ans.....	ARISTE.
DE FARGIS, 50 ans.....	CHAUMONT.
CROISILLES, 52 ans.....	JOLIET.
UN DOMESTIQUE.....	ROGER.
MADAME DELATOUR, 50 ans.....	M ^{mes} LAMBEQUIN.
MADAME CROISILLES, 40 ans.....	ALEXIS.
ANNA MIREMONT, 25 ans.....	FRANCINE CELLIER.
PAULINE PICQUEFEU, 30 ans.....	LAURÉ GONTHIER.
LUCIENNE, fille de Fargis, 48 ans....	ATHALIE MANVOY.
CLÉMENTINE, fille de M ^{me} Croisilles.	BIANCA.
CHARLOTTE, domestique de Miremont.	MARIE.

La scène se passe de nos jours : le premier acte à Paris, chez M. Croisilles; les deuxième et troisième, à Ville-d'Avray chez M. Miremont.

Toutes les indications sont prises de la gauche du spectateur. Les changements de position sont indiqués par des renvois. Pour la mise en scène exacte et détaillée, s'adresser à M. E. Brière, souffleur-copiste au théâtre.



LES COUPS D'ÉPINGLE

ACTE PREMIER

Un salon : porte à droite et à gauche ; entre les deux portes, un piano ; premier plan, à gauche, une cheminée ; une table de jeu ; un pouf, fauteuil ; chaises ; à droite, premier plan, une fenêtre ; un canapé sur le devant de la scène ; une table, chaises, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

CROISILLES, MADAME CROISILLES, CLÉMENTINE *.

(Au lever du rideau, Croisilles, assis à droite près de la table, lit son journal. Clémentine près de la cheminée. Madame Croisilles, près d'elle, regarde sa robe.)

MADAME CROISILLES.

Tourne-toi.

CLÉMENTINE.

Comme cela ?

MADAME CROISILLES.

Oui... elle est un peu longue sur le côté...

CLÉMENTINE.

Mais non, maman.

MADAME CROISILLES, avec autorité.

Je te dis que si ! Il faudra la faire corriger.

* Madame Croisilles, Clémentine, Croisilles.

CLÉMENTINE.

La garderai-je ce soir ?

MADAME CROISILLES.

Oui, sans doute. Elle te va bien du reste, et puis M. Dornay adore cette nuance-là. (Clémentine va à la glace et se regarde.)

CROISILLES, cessant de lire.

A propos, ma bonne, as-tu recommandé à Louise de n'avoir pour ce soir que des glaces à l'ananas ? Tu sais que cet excellent Dornay a dit l'autre fois qu'il n'aimait que celles-là.

MADAME CROISILLES.

Soyez tranquille, vous savez bien que vous n'avez pas à vous occuper de ces détails.

CROISILLES.

C'est juste !

CLÉMENTINE.

Papa, M. de Fargis t'a-t-il promis d'amener ce soir Lucienne ?

CROISILLES.

Ma foi ! je n'ai pas pensé à le lui dire.

MADAME CROISILLES.

Mais j'y ai pensé, moi !

CLÉMENTINE.

Tant mieux ? (Elle va se mettre au piano et joue une polka pendant ce que disent M. et madame Croisilles.)

MADAME CROISILLES, allant à son mari.

Quand vous invitez M. de Fargis, n'oubliez donc jamais d'inviter Lucienne.

CROISILLES, se levant.

Pourquoi ? Clémentine l'aime donc bien ?

MADAME CROISILLES, haussant les épaules, amenant son mari sur le devant de la scène et baissant la voix.

Il ne s'agit pas de cela, mais Clémentine est plus jolie que Lucienne, mais Clémentine est meilleure musicienne que Lucienne, mais Clémentine a de l'esprit et Lucienne n'en a pas, enfin Clémentine a toujours de plus élégantes toilettes que Lucienne.

CROISILLES.

Ma parole d'honneur, madame Croisilles ; il n'y a que vous pour penser à tout.

MADAME CROISILLES.

Il faut bien penser à tout, monsieur, lorsque l'on veut marier sa fille.

CROISILLES, passant à gauche et allant poser son journal sur la cheminée.

As-tu étudié ce morceau dont M. Dornay te parlait la semaine dernière.

CLÉMENTINE, qui a cessé de jouer.

Je le sais par cœur.

MADAME CROISILLES, à son mari.

Vous savez que nous avons ce soir M. et madame Delatour.

CROISILLES, à sa femme.

Tu es bien certaine, n'est-ce pas, que cette invitation ne contrariera pas ce cher Dornay ?

CLÉMENTINE, se lève et descendant entre son père et sa mère.

Mon Dieu ! mon cher père et vous ma chère maman, que de soins, que d'attentions, que de prévenances pour M. Dornay. Depuis qu'il vient ici fréquemment, il est devenu l'oracle de la maison.

MADAME CROISILLES, sèchement.

Est-ce qu'il ne te plaît pas ?

CLÉMENTINE.

Oh ! si fait ! j'ai beaucoup de plaisir à le voir.

CROISILLES.

Et je crois qu'il en éprouve beaucoup, lui, à venir ici.

CLÉMENTINE.

Il y vient pour passer le temps.

MADAME CROISILLES, fâchée.

Par exemple !

CROISILLES, s'asseyant sur le pouff, prenant les deux mains à Clémentine et la regardant.

Voyons, Clémentine ! sois franche ; si ce cher Dornay venait ici dans des intentions que tu dois comprendre... que répondrais-tu ?

CLÉMENTINE.

Je n'aurai jamais la peine de répondre.

CROISILLES.

Pourquoi ? (Il se lève.)

CLÉMENTINE.

Parce que nous n'avons d'autre fortune que votre place,

mon père, parce que je n'ai pas de dot, et que par conséquent les intentions que vous supposez ne peuvent exister.

MADAME CROISILLES.

M. Dornay est un homme de trop d'esprit et de trop de goût pour attacher de l'importance à une question d'argent.

CLÉMENTINE.

Mais moi, je ne me crois pas assez jolie pour être regardée favorablement sans le prisme de la dot.

CROISILLES.

Tu es trop modeste.

MADAME CROISILLES la faisant retourner de son côté.

Est-ce de la modestie, Clémentine, ou n'est-ce pas plutôt de l'orgueil ?

CLÉMENTINE.

Ni l'un ni l'autre, ma mère, c'est l'expression de la vérité.

MADAME CROISILLES, sèchement

Je veux le croire, mais dans ce cas, sachez qu'à défaut de beauté et d'argent, notre alliance est assez honorable pour mériter la peine d'être recherchée. Mais assez sur ce sujet ; allez dans ma chambre me chercher mon éventail que j'ai laissé sur la cheminée. (Elle reconduit Clémentine qui sort par la porte du fond à gauche. Croisilles passe à droite.)

SCÈNE II.

MADAME CROISILLES, CROISILLES *.

CROISILLES.

Que penses-tu de Clémentine ?

MADAME CROISILLES.

Qu'elle serait fort heureuse d'épouser M. Dornay, mais que dans la crainte que ce mariage ne se fasse pas, elle traite cette question avec une insouciance apparente... Clémentine a beaucoup d'esprit.

CROISILLES.

Elle tient de toi... Mais voyons, ma chère, entre nous, crois-tu sérieusement que M. Dornay ait des intentions ?

* Madame Croisilles, Croisilles.

MADAME CROISILLES.

Certainement...

CROISILLES.

Cependant il n'a jamais rien dit qui pût nous prouver...

MADAME CROISILLES.

S'il n'a pas parlé encore, il parlera.

CROISILLES.

Je le désire de tout mon cœur, mais...

MADAME CROISILLES.

Mais depuis que nous avons pris l'habitude de nos petites réunions du mardi, M. Dornay a-t-il manqué une fois ?

CROISILLES.

Non, je l'avoue, c'est même une idée fort ingénieuse que tu as eue là ! ces réunions du mardi, cela pose Clémentine, elle touche du piano, elle chante, elle sert les petits gâteaux, et souvent le thé.

MADAME CROISILLES.

Et comme c'est aujourd'hui notre dernier mardi de la saison...

CROISILLES,

Tu espères que ce cher Dornay....

MADAME CROISILLES.

A tellement pris l'habitude de venir ici, qu'il ne saurait s'en passer.

CROISILLES.

Très-forte ! (Il prend une prise de tabac.)

MADAME CROISILLES.

Notre fille a vingt ans, songez-y, elle a une fort belle éducation, d'excellentes manières, des qualités précieuses, je l'ai admirablement bien élevée, mais enfin... cette malheureuse question de fortune a éloigné jusqu'ici tous les prétendants. Et cependant il faut la marier, encore une fois, M. Dornay est un parti que nous ne pouvions même espérer, donc il faut que ce mariage se fasse.

CROISILLES.

Ah ! si tu l'as mis dans la tête...

MADAME CROISILLES.

Il se fera !

CROISILLES.

C'est ce que je voulais dire.

UN DOMESTIQUE.

Monsieur de Fargis, mademoiselle Lucienne de Fargis.
(Lucienne entre du fond à droite, M. Croisilles va à Lucienne, de Fargis paraît et donne son paletot au domestique.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, FARGIS, LUCIENNE.

MADAME CROISILLES, à Lucienne.

Vous allez bien, ma mignonne ?

LUCIENNE.

Grand merci, madame.

MADAME CROISILLES.

Clémentine est dans ma chambre, allez donc vous débarrasser de tout cela. (Elle la fait entrer à gauche et redescend en scène. Croisilles va à de Fargis.)

CROISILLES.

Bonjour, mon très-cher...

FARGIS, très-agité.

J'avais hâte de vous voir, mon cher Croisilles.

CROISILLES, étonné.

Qu'avez-vous donc ?

FARGIS.

Depuis deux jours, je ne vis plus !

CROISILLES.

Vous n'avez pourtant pas l'air malade.

FARGIS.

Je suis tourmenté à un point !

MADAME CROISILLES.

Pourquoi ?

FARGIS.

Non, voyez-vous, je me fais un mal que je ne saurais vous exprimer.

* Madame Croisilles, Fargis, Croisilles.

CROISILLES.

Mais qu'est-ce qu'il y a donc ?

FARGIS, lui pressant les mains.

Vous êtes des amis, et entre amis on se doit la vérité entière.

MADAME CROISILLES.

Sans doute !

FARGIS.

Avant hier soir, chez M. Miremont, je suis parti de bonne heure, vous êtes restés après moi.

CROISILLES.

Oui !

FARGIS.

Eh bien, on a dû dire du mal de nous, n'est-ce pas ?

MADAME CROISILLES.

Du mal de vous ?

FARGIS.

Oui, oui, on a dû dire du mal de ma fille ou de moi.

CROISILLES.

Mais non !

MADAME CROISILLES.

Mille fois non !

CROISILLES.

Je vous affirme qu'on n'a même pas parlé de vous.

FARGIS, les regardant d'un air de doute.

Allons ! vous ne voulez pas me le dire, c'est donc bien fort ?

CROISILLES.

Mais quel mal vouliez-vous qu'ils disent ?

FARGIS.

Je ne sais pas, moi.

CROISILLES.

Miremont et sa femme vont venir tous deux, et vous verrez que vous êtes dans l'erreur, je leur dirai devant vous...

FARGIS, vivement.

Oh ! ne faites pas cela ! Pour Dieu, ne dites rien ! ne faites rien ! ne me mêlez à rien ! j'aime mieux souffrir en silence.

LE DOMESTIQUE.

M. Miremont!

FARGIS.

Pas un mot devant lui ! ou je me salue. (Il se dirige vers la cheminée, avance un fauteuil et se blottit dedans. Croisilles va au devant de Miremont qui paraît et vient saluer madame Croisilles.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MIREMONT, puis CLÉMENTINE et LUCIENNE *.

MIREMONT.

Madame...

MADAME CROISILLES.

Et madame Miremont ?

CLÉMENTINE, qui entre avec Lucienne.

Est-ce qu'elle ne viendra pas ?

MIREMONT.

Si fait !

MADAME CROISILLES.

Comment ? vous ne l'avez pas amenée ?

MIREMONT, embarrassé.

C'est que... j'avais à faire une course dans les environs, je suis parti après dîner, et je suis venu à pied... en me promenant... le temps est magnifique, mais elle va être ici dans cinq minutes, j'en suis sûr.

CLÉMENTINE.

Ah ! la voilà !

SCÈNE V.

LES MÊMES, ANNA **.

MADAME CROISILLES.

Arrivez donc, chère belle, comme vous venez tard ?

* Fargis, Lucienne, Clémentine, madame Croisilles, Miremont, Croisilles.

** Fargis, Lucienne, Clémentine, Anna, madame Croisilles, Miremont, Croisilles.

ANNA.

Oh! ce n'est pas ma faute! Bonsoir, Clémentine, bonsoir Lucienne. (Elles s'embrassent, saluant Croisilles et Fargis.) Messieurs! (Elle se trouve nez à nez avec son mari, ils se tournent le dos.)

MADAME CROISILLES, qui a remarqué le mouvement d'Anna.
Est-ce que vous êtes fâchée avec votre mari?

ANNA.

Naturellement!

MADAME CROISILLES.

Comment, encore!

ANNA.

Dites donc toujours!

MADAME CROISILLES.

Qu'est-ce qu'il a donc fait?

ANNA.

Des niaiseries comme de coutume! Il faut qu'il se mêle de tout, qu'il tâtillonne, qu'il régisse, qu'il soit insupportable enfin! Ah! tenez, chère amie, ne m'en parlez pas! J'en ai cent pieds par-dessus la tête.

MADAME CROISILLES,

Anna!

ANNA,

Savez-vous pourquoi nous sommes brouillés ce soir?

MADAME CROISILLES.

Non!

ANNA.

Figurez-vous qu'après dîner, au moment où j'allais m'habiller, le temps était superbe, je lui dis que nous viendrions chez vous à pied en nous promenant, c'était bien simple, n'est-ce pas? Eh bien! monsieur me répond qu'il vaut mieux prendre une voiture, que je serais fatiguée, que sais-je? J'insiste pour aller à pied; il s'entête pour que j'aille en voiture, je m'obstine; il crie, je me fâche... Bref! Il prend son chapeau et s'en va furieux.

MADAME CROISILLES.

Eh bien! il est venu à pied.

ANNA.

Oui, alors comme j'étais en retard, comme j'étais seule, j'ai pris une voiture, moi!

MADAME CROISILLES, riant.

De sorte que vous voilà brouillés.

ANNA.

Oh ! ça ne m'inquiète guère, allez ! seulement, ce qui me contrarie, c'est qu'il a encore mis la cuisinière à la porte.

MADAME CROISILLES.

Vraiment ? (Miremont, qui s'était assis sur le canapé, près de Croisilles, se lève et descend peu à peu près d'Anna.)

ANNA.

C'est la dixième de cette année, et nous sommes au mois de mai, comme c'est agréable ! au moment de partir pour la campagne.

MADAME CROISILLES.

Comment ! il s'occupe de ces détails de ménage ?

ANNA.

Il s'occupe de tout, de tout !

MIREMONT, à voix basse.

Madame ! taisez-vous ! Pour Dieu ! ne nous mettez pas en montre. (Anna ne lui répond pas et va à la table ; Miremont, furieux, remonte au fond.)

FARGIS, inquiet, à sa fille.

Qu'est-ce qu'elles ont donc, ces dames ? elles chuchotent en riant ? elles me regardent... Est-ce qu'elles parlent de moi ?

LUCIENNE.

Non, papa, il est question de M. Miremont.

FARGIS.

Tu en es sûre ? (Lucienne le rassure et remonte près de Clémentine, à part.) Après cela, elle ne veut peut-être pas me le dire.

LE DOMESTIQUE.

Madame Piquefeu !

CLÉMENTINE, vivement et riant.

Gare à nous ! (Pauline entre et va à madame Croisilles.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, PAULINE.

PAULINE, à madame Croisilles.

Ah ! chère amie, quelle drôle d'idée vous avez eue de ne pas cesser vos petites réunions avec les grands jours !

MADAME CROISILLES.

Ça va bien ?

PAULINE.

Admirablement ! (Madame Croisilles va à la table. A Anna.) Bonsoir, ma belle. Tiens, vous avez changé votre coiffure ! Eh bien, vrai, vous avez eu tort, celle-ci vous va moins bien, vous étiez ravissante avec l'autre, ça c'est bon pour les brunes, mais ça ne va pas aux blondes. (Anna va rejoindre madame Croisilles. A Clémentine.) Bonsoir, Clémentine. Elle l'embrasse.) Ah ! coquette, encore une robe neuve.

CLÉMENTINE, riant.

La trouvez-vous jolie ?

PAULINE.

Ravissante ! voyons ! tournez-vous ; elle ne va pas mal.

CLÉMENTINE.

Vous croyez !

PAULINE.

Oui, mais entre nous ce n'est pas une robe de jeune fille, c'est une toilette de dame ; vous êtes jeune, ne vous vieillissez donc pas ! les années viendront assez vite. (A Lucienne.) Venez donc que je vous embrasse, chère enfant. (La regardant.) Pauvre petite, comme on voit bien qu'elle n'a plus sa mère. Mon enfant, quand vous voudrez vous habiller, écrivez-moi un mot, je m'occuperai de vous. (Elle va vers madame Croisilles.) Est-ce malheureux ! elle est jolie comme un cœur, et rien de tout cela ne l'avantage.

CLÉMENTINE, riant, à Anna.

Bon ! (Elle va près de Lucienne, qui est près de la table de jeu.)

MIREMONT, qui s'est approché d'Anna.

Madame ! il me faut une explication. (Anna lui tourne le dos. Miremont remonte furieux.)

PAULINE, s'asseyant près de la table.

Eh bien ! et le beau M. Dornay, le Dieu du logis, on ne le verra donc pas ce soir ?

CROISILLES.

Si fait... et nous aurons aussi M. et madame Delatour.

PAULINE.

Madame Delatour !... attendez donc, je la connais... une femme grande, grasse, haute en-couleur et en plumes de

chapeau, avec des diamants gros comme le poing, et un second mari qu'elle a pris au collège.

MIREMONT.

Elle a épousé, il y a deux ans, à quarante-huit ans, un homme de trente-trois ans.

CLÉMENTINE.

Ce qui fait que son mari a aujourd'hui trente-cinq ans et elle cinquante.

PAULINE.

De quel côté a été le sacrifice ?

MADAME CROISILLES.

Il n'avait rien, et elle avait beaucoup de fortune.

MIREMONT.

Oh ! il y a des circonstances impérieuses qui ont forcé ce mariage ; je connaissais madame Delatour alors qu'elle était veuve Dubois.

ANNA.

Son premier mari lui avait fait mener, pendant trente ans, une existence d'esclave blanc, et il est mort un beau matin, la laissant riche de quatre-vingt mille livres de rente. Veuve et riche, madame Dubois a voulu faire de l'été de la Saint-Martin le véritable printemps de la vie, et comme jeune elle avait épousé un vieux mari, vieille elle a voulu en épouser un jeune...

PAULINE.

C'est le système des compensations,

MIREMONT, à Anna.

Vous exagérez, madame !

ANNA.

Pourquoi s'est-elle mariée ?

MIREMONT.

Pour faire le bonheur de son mari ! Il y a beaucoup de femmes qui ne pourraient pas en dire autant,

CLÉMENTINE.

Mais lui, pourquoi l'a-t-il épousée ?

MIREMONT.

Parce qu'elle avait rendu un très-grand service à sa famille.

ANNA, à madame Croisilles.

Oui, il y a une histoire de sœur ruinée... Je ne sais plus... mais on dit que c'est très-intéressant!

PAULINE.

Enfin, c'est un singulier mariage.

MIREMONT.

Toujours est-il que madame Delatour adore son mari.

ANNA.

Elle l'adore et elle le dore!

MIREMONT, regardant sa femme.

Elle a de lui un soin extrême.

ANNA.

Au point de le rendre ridicule, le pauvre garçon.

MIREMONT.

Il est évident que, lorsqu'une femme a des attentions pour son mari, elle devient ridicule aux yeux de certaines autres.

ANNA.

Ah! vous m'impatientez!

MIREMONT.

Madame...

ANNA, se levant.

Si vous voulez que nous recommencions la scène de ce soir, je préfère partir tout de suite.

MIREMONT.

Je vous en conjure, madame, pas de bruit, pas de scandale!

ANNA.

Eh bien, alors, laissez-moi tranquille.

MIREMONT.

Bien, madame, bien, très-bien! je sais ce qui me reste à faire. (Il va à Croisilles.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MADAME DELATOUR.

LE DOMESTIQUE.

Madame Delatour. (Elle entre comme une effarée avant que le domestique ait fini de l'annoncer.)

MADAME DELATOUR, très-émue.

Vous n'avez pas vu Henri, mon Henri?

MADAME CROISILLES.

Ah! mon Dieu! qu'avez-vous donc?

MADAME DELATOUR.

Comment! il n'est pas ici?... Ah! je suis dans un état...
(Elle tombe sur une chaise placée près de la table.)

PAULINE.

Madame cherche son fils?

MADAME DELATOUR, avec un regard foudroyant.

Non, madame, c'est mon mari.

MIREMONT.

Lui serait-il arrivé un accident?

MADAME CROISILLES.

Il y a donc longtemps que vous ne l'avez vu?

MADAME DELATOUR.

Longtemps! (Elle se lève.) Mais il y a cinq minutes, nous arrivions en voiture; il descend le premier, il m'aide à descendre, je me retourne pour prendre mon bouquet... et je ne le vois plus; je le crois entré, je me précipite... et vous voyez, il n'y est pas!... Qu'est-il devenu? (Henri paraît au fond à droite.) Ah! le voilà! (Elle va à lui.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, HENRI *.

HENRI, surpris.

Qu'est-ce qu'il y a? (Il salue, puis descend en scène avec sa femme, qui s'impatiente de ne pouvoir le questionner.)

MADAME DELATOUR.

Où étais-tu? Pourquoi n'es-tu pas entré avec moi?

HENRI.

Je finissais mon cigare, j'étais en bas.

MADAME DELATOUR, vivement.

Ah! mon ami, quand tu voudras fumer, j'irai avec toi.

* Fargis, Lucienne, Clémentine, Croisilles, madame Delatour, Henri, madame Croisilles, Pauline, Anna.

HENRI, lui faisant signe de se taire, puis poussant un soupir.

Oui ! (il va de nouveau saluer les dames ; madame Delatour le suit pas à pas.)

PAULINE, à Anna et à madame Croisilles.

Elle est magnifique cette femme-là.

CROISILLES, à Fargis.

Eh bien, qu'avez-vous donc, mon cher ami?... Vous ne parlez pas ce soir ?

FARGIS.

Mon Dieu, mon cher Croisilles, il est très-difficile de parler quand on ne sait pas au juste comment on est avec les gens.

CROISILLES.

Quels gens ?

FARGIS.

Mais vous savez ce que je vous ai dit à propos de M. et madame Miremont.

CROISILLES.

Il n'y a pas qu'eux ici.

FARGIS.

Il y a madame Picquefeu, qui ne m'a même pas vu.

CROISILLES, le faisant lever.

Eh bien, approchez-vous, elle vous verra.

FARGIS.

Non ; d'ailleurs, je ne veux pas m'approcher de M. Delatour ni de sa femme, j'aurais l'air de les rechercher, et il n'est pas venu m'offrir ses salutations en entrant.

MADAME DELATOURE, à Henri, qui allait s'asseoir au fond, près du piano.

Ne te mets pas là !

HENRI.

Comment ! où voulez-vous que je me mette ? dans votre poche ?

MADAME DELATOURE.

Non ; mais tu serais près de la porte, exposé aux courants d'air, et cela pourrait te faire mal. (Aux autres.) Figurez-vous qu'il a une santé d'une délicatesse extrême.

PAULINE.

Monsieur en a bien l'air.

HENRI, descendant à elle.

Heureusement que je n'en ai que cela.

MADAME DELATOUR, avançant le fauteuil.

Mets-toi là, près de moi, tu seras mieux.

HENRI, résigné.

Oui, ma chère amie, vous savez que je suis enchanté quand je suis près de vous. (Il s'assied; madame Delatour avance le pouff près du fauteuil et s'assied.) Là, vous devez être contente.

MADAME DELATOUR, la figure rayonnante.

Tu n'as besoin de rien; tu n'es pas souffrant? Veux-tu un verre d'eau sucrée?...

HENRI.

Mais non.

MADAME DELATOUR.

Avec un peu d'eau de mélisse. (Croisilles, qui était près d'eux, vient s'inquiéter; Henri le rassure.)

HENRI.

Rien, cher monsieur Croisilles. (Croisilles retourne causer avec Miremont.) J'aimerais mieux un cigare, mais il paraît qu'on ne fume pas ici.

CROISILLES.

Mais comme ce cher Dornay est en retard!

HENRI.

Dornay!

PAULINE.

Ce cher Dornay! vous avez bien dit cela!

CLÉMENTINE, à Lucienne.

Qu'as-tu donc?

LUCIENNE, tressaillant.

Moi! rien.

HENRI.

Ah! ce cher Dornay va venir? (Il se lève.)

MIREMONT, descendant près de Henri.

C'est votre ami?

HENRI, lui prend le bras.

C'est un charmant garçon... il y a longtemps que je le connais. Nous avons joliment fait nos farces ensemble.

MIREMONT.

Vous avez donc fait vos farces?

HENRI.

A bien prendre, je n'ai même fait que cela! et vous?

MIREMONT.

J'ai été dans l'exportation, moi, monsieur!

HENRI.

Eh bien, j'ai failli être notaire, moi! (Ils remontent en causant.)

MADAME CROISILLES.

M. Dornay est certainement un jeune homme accompli.

PAULINE, bas en riant.

Qui fera un gendre... comme vous en rêvez un.

MADAME CROISILLES.

Quand cela serait... le plaindriez-vous?

PAULINE.

Dieu m'en garde! je vous plaindrais plutôt, vous!

MADAME CROISILLES.

Pourquoi?

PAULINE.

Parce que votre fille serait alors dans une position très-supérieure à la vôtre, et que cela est toujours pénible et fâcheux de se voir écraser par ses enfants.

MADAME CROISILLES.

Pauline!

PAULINE.

Au reste, c'est pour vous ce que je dis.

MIREMONT, à madame Delatour.

Vous voyez souvent ma femme, rendez-lui donc le service de lui prouver combien elle a tort.

MADAME DELATOUR.

Je vous le promets. (Elle cherche des yeux Henri, et l'aperçoit qui s'est approché d'Anna.)

HENRI, regardant Anna qui brode.

C'est très-gentil ce que vous faites là, madame, ça été inventé pour les dames qui ont de jolis petits doigts mignons. C'est très-réussi. (Voyant Miremont s'approcher.) C'est pour M. Miremont que vous brodez cela?

ANNA.

Ah! par exemple! (Henri la quitte, Miremont vient s'asseoir à la gauche de la table.)

MIREMONT.

Il est inutile de me dire des choses désagréables devant le monde. (Anna ne répond pas.)

MADAME DELATOURE.

Henri !

HENRI, s'approchant.

Qu'avez-vous, chère belle.

MADAME DELATOURE.

Qu'est-ce que tu disais à madame Miremont ?

HENRI.

Je lui demandais des renseignements sur sa broderie.

MIREMONT, à sa femme.

Mais parlez-moi donc, madame ! De quoi avons-nous l'air ?
(Anna ne répond pas.)

MADAME DELATOURE.

Henri ! ne me rends pas jalouse.

HENRI, impatienté.

Je vais faire un whist. (Il se lève, madame Delatour le fait asseoir.)

MIREMONT, retenant sa femme qui se levait.

Madame ! une femme doit être aimable avec son mari.

ANNA.

Eh ! qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ?

MIREMONT.

Tout ce que vous voudrez, mais parlez-moi.

MADAME DELATOURE.

Mais...

HENRI, avec impatience.

Oh ! je vous en prie, madame Delatour. (Il se lève.)

MADAME DELATOURE, se lève.

Appelle-moi donc Julia !

HENRI, résigné.

Oui, ma bonne amie, je vous appellerai Julia, Juliette même si ça peut vous être agréable, et vous m'appellerez Roméo... Ah !

MIREMONT, à sa femme.

Mais parlez-moi, je le veux !

ANNA, se levant.

Eh bien, vous m'ennuyez ! (Elle remonte, Miremont la suit.)

PAULINE, descendant.

Que c'est gentil à voir un bon ménage !

HENRI, la regardant.

N'est-ce pas, madame ?

MADAME DELATOUR.

Oh ! le fait est que nous faisons un ménage d'anges !
J'aime tant mon mari d'ailleurs... et lui... oh !

HENRI.

Certainement !

MADAME DELATOUR, allant à Pauline.

Devant le monde, il n'est pas expansif, mais cela a été
un vrai mariage d'amour. Henri est là pour le dire. Ce
pauvre ami ! Il n'avait pas un sou, il n'avait que des dettes...
Ce n'est donc pas l'argent qui m'a guidée.

PAULINE.

Ah ! c'est beau ! on ne pense plus ainsi aujourd'hui !

MADAME DELATOUR.

Oh ! je puis bien dire que je n'ai obéi qu'à mon cœur ! (A
Henri.) N'est-ce pas ?

HENRI.

Oui... oui... c'est convenu ! c'est entendu !

MADAME DELATOUR.

Comment ! c'est convenu ! Mais rappelle-toi donc, mon
ami ?

HENRI, la regardant.

Je me rappelle tout ! (A part.) Hélas !

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Dornay !

MADAME CROISILLES.

Ah ! enfin ! (On se lève.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, EDMOND *.

MADAME CROISILLES.

Comme vous êtes en retard !

* Madame Delatour, Henri, au fond ; Fargis, Lucienne et Clé-
mentine sur le devant de la scène ; Edmond, madame Croisilles,
Anna et Miremont.

EDMOND, salueant.

Pardonnez-moi, mais les regrets ne peuvent être que pour moi. (Il aperçoit Anna et vient la saluer.)

ANNA.

Monsieur Dornay, ne me parlez pas, je suis brouillée avec vous.

EDMOND.

Qu'ai-je donc fait?

ANNA.

Et ma dernière soirée à laquelle vous n'êtes pas venu?

MIREMONT, bas.

Madame, je vous prie de ne pas me rendre ridicule.

ANNA.

Eh! monsieur, vous n'avez pas besoin de moi pour cela.

MIREMONT.

Madame! (Ils se regardent.) Bien! très-bien! je sais ce qui me reste à faire. (Il sort.)

CROISILLES, à Edmond, le menant vers Henri.

Nous avons voulu vous ménager cette agréable surprise.

EDMOND, allant à lui et lui pressant la main.

Mon cher Henri! Qu'il y a longtemps que je ne t'ai vu.

HENRI.

Depuis cinq ans!

EDMOND.

Mais on m'a dit que tu étais marié, ta femme n'est pas ici?

HENRI.

Si fait! (Il lui montre madame Delatour qui s'avance et salue.)

EDMOND, allant à elle et s'inclinant.

Madame est ta belle-mère?

HENRI, vivement.

C'est ma femme!

EDMOND, stupéfait.

Ah! mille pardons, madame, mais j'ai la vue tellement basse, que je commets parfois de déplorables bévues. (Il continue de causer avec Henri.)

MADAME DELATOURE.

Je n'aime pas ce monsieur-là, moi!

MADAME CROISILLES, rentrant.

Mesdames, le thé est servi dans la salle à manger.

MADAME DELATOUR, vivement.

Henri n'en prend pas !

HENRI.

Mais si !

MADAME DELATOUR.

Non, mon chéri ! le thé te fait mal, il t'agite, il t'empêche de dormir. (Clémentine, Fargis et madame Croisilles sortent par le fond à gauche. Edmond accompagne Lucienne qui suit son père, puis redescend en scène et observe Henri.)

HENRI, bas avec fureur.

Mais, madame Delatour... je veux prendre du thé !... et j'en prendrai...

MADAME DELATOUR, pleurant presque.

Ah ! comme tu me parles ! toujours brusque devant le monde ; toi, si charmant dans l'intimité.

HENRI.

Ne pleurez pas... souriez. Allons... là... vous êtes jolie ainsi.

PAULINE.

Ne vous plaignez pas ! tant d'autres sont le contraire de monsieur.

MADAME DELATOUR.

Eh bien, tu prendras du thé, mais avec beaucoup de crème.

HENRI, oriant.

Oui !

CROISILLES, à la bonne.

Servez ces messieurs ici... Ils doivent avoir à causer... lorsqu'on a été séparés si longtemps.

MADAME DELATOUR.

Mais je ne veux pas quitter mon Henri !

PAULINE.

Vous aimez donc bien votre mari ?

MADAME DELATOUR.

Si je l'aime ! oh ! (Croisilles donne le bras à madame Delatour.)

PAULINE, à Anna.

Et vous ?

ANNA.

Ah!

PAULINE.

Il n'y a pas d'écho. (Elle lui donne le bras; elles sortent par le fond à gauche.)

MADAME DELATOUR, sur le seuil de la porte, et au moment de disparaître.

Beaucoup de crème, Henri, tu entends?

HENRI.

Oui! oui! oui! (La bonne apporte un plateau, le dépose sur la table, et sort.)

SCÈNE X.

HENRI, EDMOND.*

HENRI, allant à lui et lui prenant la main.

Eh! ce cher Edmond! cela me fait plaisir de te serrer la main!

EDMOND.

Ce cher Henri!

HENRI.

En te voyant, cela me rappelle toutes nos bruyantes années de jeunesse. Mais, à propos, que diable deviens-tu? Comment se fait-il que je ne t'aie jamais rencontré? Aux courses, au bois, au cercle, je ne t'ai vu nulle part!

EDMOND.

Je sors peu, je vis très-retiré.

HENRI.

Oh! vilaine existence! On moisit, mon cher Edmond, quand on vit loin de la lumière! Corbleu! parle-moi de la vie au grand jour, je ne connais que cela, moi! Allons! il faut t'arracher à ton isolement! Viens me voir, et nous reprendrons notre aimable existence d'autrefois. Je n'ai pas cessé de voir tous nos anciens amis...

EDMOND.

Mais, tu es marié!

* Edmond, Henri.

HENRI.

Ne parlons pas de cela, hein? (il va s'asseoir à droite de la table.)

EDMOND.

Si fait! parlons-en! Dans le premier moment, je n'avais pas reconnu ta femme, mais maintenant, je me souviens! te l'ai vue à Bade, il y a deux ans! tu y étais aussi, toi! et tu n'étais pas encore marié!

HENRI.

Hélas!

EDMOND.

Tu jouais même fort grand jeu!

HENRI.

Je faisais mon va tout! (Avec amertume,) Ah! le 33 noir, impair et passe! S'il était sorti seulement une fois, je ne me serais jamais marié!

EDMOND.

Ah bah!

HENRI.

Veux-tu du rhum?

EDMOND.

Mais explique-moi...

HENRI.

33 noir, impair et passe! Ça explique tout, cela!

EDMOND.

Cependant, je l'avoue, je désirerais savoir...

HENRI.

Eh! que diable veux-tu que je t'apprenne? Tel que tu me vois, je suis le plus heureux des hommes! demande à tous ceux qui me connaissent et même à ceux qui ne me connaissent pas! J'ai quatre-vingt mille livres de rente, un excellent cuisinier, de beaux chevaux dans mes écuries, le meilleur monde dans mes salons : il n'est pas un plaisir que je me refuse, pas un luxe que je ne me donne; que veux-tu de plus?

EDMOND.

Mais... ta femme!...

HENRI.

Parlons de toi!

EDMOND.

Enfin... tu es heureux?...

HENRI, tenant son verre et le regardant.

Très-heureux ! (il boit.)

EDMOND.

Voyons, sois franc ! cherches-tu à t'amuser ou à oublier ?

HENRI.

Assez sur mon compte... Parlons de toi, voyons ! Que fais-tu ? que deviens-tu ? quelles sont tes intentions pour l'avenir ?

EDMOND.

Ces intentions sont bien simples... je veux aussi me marier !

HENRI.

Ah ! ah !... Et est-ce avec qui ou contre qui qu'il faut demander ?

EDMOND.

Avec une jeune fille que j'adore.

HENRI.

Elle est riche ?

EDMOND.

Elle n'a point ou peu de fortune.

HENRI.

Bigre ! mariage d'inclination au premier chef ! c'est grave !... Elle est donc bien jolie ?

EDMOND.

Tu as été à même d'en juger.

HENRI.

Je l'ai vue ?

EDMOND.

Oui.

HENRI.

Où cela ?

EDMOND.

Ici !

HENRI.

Ah ! parbleu ! je devine et je comprends le secret de tes assiduités dans cette maison. Mes compliments, mademoiselle Clémentine est charmante.

EDMOND.

Tu ne devines pas du tout !

HENRI.

Comment?

EDMOND.

Il ne s'agit pas de mademoiselle Clémentine.

HENRI.

Bah! de qui s'agit-il donc?

EDMOND.

De son amie, mademoiselle Lucienne!

HENRI.

La fille de ce vieux monsieur qui croit sans cesse que tout le monde conspire contre lui, mademoiselle Lucienne!

EDMOND.

Mais oui!

HENRI.

Ah! voilà qui m'étonne et qui étonnera bien des gens!

EDMOND.

Pourquoi?

HENRI.

Parce qu'il paraît que tout le monde a supposé, d'après ce que j'ai entendu dire, que tu devais épouser mademoiselle Clémentine.

EDMOND.

Pourquoi elle plutôt qu'une autre?

HENRI.

Mais parce que tu te montres très-assidûment dans la maison de son père.

EDMOND.

Je viens ici comme tous les amis!

HENRI.

Mais M. et madame Croisilles paraissent t'aimer beaucoup!

EDMOND.

Mais ce sont de charmantes gens que j'aime beaucoup aussi. Qu'est-ce que tu peux conclure de cela?

HENRI.

Parbleu! je conclus que M. et madame Croisilles seraient enchantés d'avoir pour gendre un homme jeune, aimable, bien élevé et possesseur de vingt-cinq mille livres de rentes comme mon ami Dornay, ci-présent!...

EDMOND.

Oh! tu accuserais M. Croisilles d'une pensée de spéculation honteuse!

HENRI.

Laisse donc! on appelle cela l'art de savoir marier sa fille!

EDMOND.

Cette pensée est mauvaise!

HENRI.

Tu crois à l'innocence de saint Croisilles?

EDMOND.

J'en répons!

HENRI.

Mais il n'y a pas que moi qui accuse, et le monde...

EDMOND.

Le monde! Ainsi, parce qu'on est le père d'une fille à marier, on n'a plus le droit de témoigner de l'affection à un homme, sans se voir accuser! Ah! c'est horrible!

HENRI.

Bien! très-bien! parfait! superbe! n'en parlons plus! Mais si j'ai un conseil à te donner, fais cesser le plus tôt possible ces bruits, dans l'intérêt même de mademoiselle Clémentine, en déclarant promptement ton amour pour Lucienne.

EDMOND.

C'est ce que je ferai! (Ils se lèvent en voyant entrer Pauline.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, PAULINE *.

PAULINE, entrant et apercevant Henri.

La reconnaissance est terminée, et les confidences mutuelles échangées complètement!

EDMOND, préoccupé.

Oui, madame

PAULINE, riant.

Oh! c'est que vous n'avez pas eu trop de temps pour faire vos confessions réciproques, si elles ont été sincères! Des

* Pauline, Edmond, Henri.

confessions de garçon, c'est terriblement long ordinairement. (A Henri.) Oh ! mais, pardon, j'oubliais que monsieur était marié **. (Henri s'incline.) Madame Delatour est vraiment charmante, monsieur ! (Même jeu.) Et puis, elle a tellement l'air de vous adorer... Nous avons parlé de vous et de l'amour que vous lui aviez inspiré. Ah ! vous devez être fier d'une telle passion !...

HENRI, embarrassé.

Certainement... je...

PAULINE.

J'ai rarement entendu une femme parler ainsi de son mari... madame Delatour était veuve, n'est-ce pas, quand vous l'avez épousée ?

HENRI, d'un ton très-ennuyé.

Oui, madame !

PAULINE.

Son premier mari se nommait Dubois ?

HENRI, de même.

Oui, madame !

PAULINE.

Il était dans les affaires... je crois ?

HENRI, même jeu.

Oui, madame !

PAULINE.

Droguiste ou confiseur... quelque chose comme cela ?

HENRI, de même.

Oui, madame !

PAULINE.

Elle a une fille de son premier mariage, n'est-ce pas, monsieur ? Une fille qui doit même avoir de grands enfants aujourd'hui.

HENRI, de même.

Non... madame !

PAULINE.

Oh ! c'est que je confonds alors...

HENRI.

Oui, madame !

PAULINE, le regarde et se met rire.

Vous n'êtes pas causeur, monsieur ! (Henri la regarde.)

* Edmond, Pauline, Henri.

HENRI.

Non, madame! (Elle se met à rire.)

PAULINE, à Edmond.

Eh bien, à quand la noce?

EDMOND.

Quelle noce?

PAULINE.

La vôtre.

EDMOND.

La mienne?

PAULINE.

Eh oui! vous avez l'air de tomber des nues! Quand épousez-vous Clémentine?

EDMOND.

Ah! je dois donc épouser mademoiselle Clémentine?

PAULINE,

Certainement!

EDMOND.

Mille pardons, madame, mais en ce cas vous êtes plus instruite que moi!

PAULINE,

Vous voulez faire de la discrétion? Mettons que je n'ai rien dit!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MADAME DELATOUR, puis MIREMONT, ANNA, LUCIENNE, M. et MADAME CROISILLES, CLÉMENTINE et FARGIS.

MADAME DELATOUR, poussant un cri sur le seuil de la porte.

Ah! tu bois du rhum! (Criant.) Henri!

HENRI.

Mais saperlotte!... Qu'est-ce que vous avez donc? Est-ce que vous me croyez encore perdu?

MADAME DELATOUR.

Tu vas encore être malade!

HENRI.

Mais non!

PAULINE.

Monsieur était là, à causer avec nous de la façon la plus aimable.

MADAME DELATOIR, jalouse.

Ah! (A Henri.) Je ne veux pas que vous parliez à cette femme-là!

HENRI.

Ma chère amie! Ah! 33!

MADAME DELATOIR.

C'est une coquette!

HENRI.

Noir! impair et passe!

MADAME DELATOIR.

Oh! vous savez combien je suis jalouse, si vous disiez un mot aimable à une autre femme. (S'attendrissant subitement.) Mais j'ai tort! j'ai tort! N'est-ce pas Henri? Tu n'aimes que moi et tu ne voudrais pas me torturer le cœur?

ANNA, entrant avec M. et madame Croisilles, Clémentine, Lucienne, Fargis et Miremont.

Vous savez ce que vous m'avez promis?

MADAME CROISILLES.

Oui, ma chère amie!

ANNA.

C'est convenu! dimanche, à Ville-d'Avray, nous vous attendons tous.

MADAME DELATOIR.

Dimanche... Ah! s'il fait beau, je ferai une jolie toilette.

MADAME CROISILLES, à Fargis.

Dimanche, vous et Lucienne, partirez avec nous.

FARGIS, sèchement.

Je ne crois pas... madame!

ANNA, qui a entendu, hausse les épaules et vient à Fargis.

Dimanche, cher monsieur de l'argis, nous comptons sur vous.

MIREMONT, à sa femme.

Êtes-vous folle d'inviter du monde à dîner, nous n'avons pas de cuisinière.

ANNA,

Nous en aurons!

MIREMONT.

Je vous prévien que je ne me mêle de rien.

ANNA.

Alors, tout ira à merveille !

MIREMONT.

Madame... je...

ANNA.

Ah ! voulez-vous que nous partions comme nous sommes arrivés, chacun de son côté ? Je ne demande pas mieux, moi !

MIREMONT.

Bien ! très-bien !... je me tais... mais arrivés en bas, je vous mets dans un fiacre et je m'en vais à pied.

ANNA.

C'est ce que vous aurez de mieux à faire !

MADAME DELATOUR, à Henri.

Tu n'as pas pris ton cache-nez, tu as eu tort ! Prends mon écharpe, mon ami ! (Elle lui met son écharpe, puis subitement.) Ah ! mon Dieu ! j'ai oublié mon mouchoir ! mon mouchoir de noce ! (Elle sort vivement.)

HENRI, à Edmond.

Donne-moi un cigare !

EDMOND.

Tu t'en vas !

HENRI.

Chut ! je vais au cercle ! (Il remonte, puis disparaît.)

FARGIS, à Croisilles.

Elle est charmante, cette madame Miremont, réellement charmante ! Elle a invité tout le monde en masse ; mais elle est venue m'inviter, moi, nominativement.

EDMOND, bas à Lucienne.

Chère Lucienne ! ce soir, je vais prier M. Croisilles de parler à votre père ; mais avant de faire cette démarche, dites-moi, oh ! dites-moi que vous m'aimez !

LUCIENNE, très-émue.

Monsieur Edmond ! je ne sais pas ce que vous me demandez, mais tout ce que je puis vous dire, c'est que si vous ne m'aimiez pas, oh ! je serais bien malheureuse !

EDMOND.

Chère Lucienne ! (Lucienne, voyant Pauline qui écoute, retire vivement sa main qu'Edmond avait prise.)

PAULINE, à Anna.

Ah ! c'est cela ! (Elle rit.)

ANNA.

Qu'avez-vous donc ?

PAULINE.

Je vous conterai cela, mais il faudra que demain nous venions voir madame Croisilles.

ANNA.

Pourquoi ?

PAULINE, riant toujours.

Je vous le dirai ! ah ! c'est trop drôle !

EDMOND, à Croisilles.

Ainsi, c'est convenu ! Vous me permettrez de rester après tous vos invités, car j'ai à vous parler, à vous et à madame Croisilles.

CROISILLES.

Tout à vous ! (À sa femme.) Edmond vient de nous demander un entretien !

MADAME CROISILLES.

Enfin !

PAULINE, à madame Croisilles.

Adieu, chère amie ! (Elle sort avec Anna.)

EDMOND, à Fargis.

Monsieur... mademoiselle...

FARGIS, à Lucienne.

Il est très-poli, ce jeune homme ! c'est le seul qui m'ait dit adieu ! (Ils sortent.)

MADAME DELATOUR, rentrant.

Henri ! je l'ai trouvé ! (Regardant autour d'elle avec inquiétude.) Eh bien ! où est-il donc ?

EDMOND.

Il est en bas ! il fume !

MADAME DELATOUR.

Ah ! mon Dieu ! il va s'enrhumer ! (Elle sort vivement, tout en s'excusant près de M. Croisilles de les quitter si brusquement.)

CROISILLES, bas à sa femme.

Renvoie Clémentine, Dornay ne parlera pas devant elle !

MADAME CROISILLES.

Tu as raison ! (Haut.) Clémentine, va surveiller Louise, mon enfant ! M. Dornay veut nous parler à ton père et à moi. (Clémentine regarde sa mère et sort.)

SCÈNE XIII.

CROISILLES, MADAME CROISILLES, EDMOND *.

MADAME CROISILLES.

Je vous prie, mon cher monsieur Dornay, d'excuser Clémentine, mais je tiens absolument à ce qu'elle s'occupe activement des soins de l'intérieur, de ces mille petits détails qui décèlent la véritable bonne maîtresse de maison.

EDMOND.

Mademoiselle Clémentine est tout excusée, madame.

MADAME CROISILLES.

Oh! c'est que, de nos jours, on élève si mal les jeunes filles, que je ne saurais trop insister sur l'éducation de la mienne; je ne lui passe rien.

CROISILLES.

Aujourd'hui, une femme sait apporter de l'argent, mais elle sait plus encore le dépenser.

MADAME CROISILLES.

Quand une jeune fille n'a pas de fortune à apporter en dot, il faut qu'elle rachète ce défaut par de précieuses qualités, et c'est à sa mère à les lui donner.

CROISILLES.

D'ailleurs, qu'est-ce que cela signifie, une dot?

MADAME CROISILLES.

L'argent ne fait pas seul le bonheur.

CROISILLES.

Nous en sommes la preuve; mais il ne s'agit pas de nous. (A Edmond.) Vous vouliez nous parler, qu'avez-vous à nous dire?... Mais venez donc là, sur ce canapé, entre ma femme et moi!

EDMOND.

Mon Dieu! vous me témoignez une affection telle, que je ne sais comment vous remercier.

MADAME CROISILLES.

En nous confiant sans crainte toutes vos pensées.

CROISILLES.

Je vous regarde presque comme un fils!

* Madame Croisilles, Edmond, Croisilles.

MADAME CROISILLES.

Cher monsieur Dornay, nous vous écoutons!

CROISILLES.

Nous sommes tout à vous! (Croisilles et madame Croisilles échangent un regard.)

EDMOND.

Eh bien, mes excellents amis, j'ai vingt-neuf ans, vous le savez?

CROISILLES.

Le plus bel âge de l'homme!

EDMOND.

Je commence à me lasser de la vie de garçon!...

CROISILLES.

Quand la trentaine approche, la raison vient à grands pas!...

EDMOND.

Bref! je voudrais me marier!

MADAME CROISILLES.

Ce cher enfant! Je vous comprends! vous n'avez plus de famille, plus de parents, et vous voudriez combler le vide que le ciel a fait autour de vous.

EDMOND.

Précisément!

MADAME CROISILLES.

C'est une sainte et bonne pensée.

CROISILLES.

Un excellent projet qu'il faut mettre promptement à exécution.

EDMOND.

Je viens vous prier de m'aider tous deux à l'accomplir!

CROISILLES.

Nous?

MADAME CROISILLES.

Ah ça! vous aimez donc quelqu'un?

EDMOND.

Oui, madame.

MADAME CROISILLES.

Voyez-vous, monsieur le mystérieux, et nous n'en savions rien!

CROISILLES.

Nous connaissons celle que vous aimez ?

EDMOND.

Vous la connaissez très-intimement...

MADAME CROISILLES, vivement.

Ne me la nommez pas ! laissez-nous vous interroger avant.
Si je connaissais son nom, peut-être serais-je gênée dans
les conseils que je prétends vous donner.

CROISILLES.

Est-elle... riche ?...

EDMOND.

Elle n'a point de dot..

MADAME CROISILLES.

Elle est d'une honorable famille ?

EDMOND.

Excellente...

CROISILLES.

A-t-elle des qualités ?

EDMOND.

Toutes celles que vous disiez tout à l'heure.

MADAME CROISILLES.

De la piété, de la moralité ?...

EDMOND.

Autant que vous-même, madame, j'en jurerais !

MADAME CROISILLES.

Alors, mon cher M. Dornay, il ne nous reste qu'à vous
féliciter, mais encore un mot cependant ! Apportez la plus
grande attention à ce que sont les parents de celle que vous
aimez. La moralité des parents est un gage de félicité con-
jugale. Prenez garde surtout à la femme qui pourrait de-
venir votre belle-mère. Une belle-mère peut être et doit être
l'amie de son gendre, la paix du ménage, le lien qui resserre.

EDMOND, souriant.

A cet égard, vos craintes sont inutiles, chère madame,
car la jeune fille que j'aime et que je veux épouser a, mal-
heureusement pour elle, perdu sa mère.

MADAME CROISILLES, atterrée.

Ah !

CROISILLES, stupéfait.

Elle n'a plus sa mère ?

EDMOND.

Non !

CROISILLES.

Elle... est... orpheline ?

EDMOND.

Elle a encore son père !...

MADAME CROISILLES.

Mais qui est-ce donc ?

EDMOND.

Mademoiselle de Fargis !

CROISILLES.

Lucienne !

MADAME CROISILLES.

Lucienne !

EDMOND.

Mademoiselle Lucienne ! Approuvez-vous mon choix ?...

MADAME CROISILLES, se remettant.

Certes... Mais j'avoue que je ne comprends pas en quoi nous pouvons vous être agréables.

EDMOND.

Je connais fort peu M. de Fargis ; c'est un de vos meilleurs amis, et j'ai pensé me réclamer de l'amitié que vous voulez bien m'accorder, pour vous prier M. Croisilles, de faire ma demande officielle.

CROISILLES.

Certainement, je...

EDMOND.

Et pour vous supplier, vous, madame, de servir de mère à mademoiselle Lucienne.

MADAME CROISILLES.

Mon Dieu, M. Dornay...

EDMOND.

Ainsi, vous acceptez, vous consentez ?

CROISILLES, étourdi.

Croyez, cher monsieur... que... de mon côté... je ferai... je dirai... parce que... enfin...

EDMOND, lui serrant la main.

Merci mille fois de cette excellente preuve d'amitié. Ah ! madame, je n'oublierai jamais votre adorable bonté...

(Il lui baise la main et remonte à Croisilles.) Et vous parlerez bientôt, n'est-ce pas ?

CROISILLES, regardant sa femme.

Mais... oui... je... demain...

MADAME CROISILLES.

Dimanche, M. de Fargis vient nous prendre, et M. Croisilles s'acquittera de la démarche que vous voulez bien lui confier... En vous retrouvant chez madame Miremont, nous vous donnerons la réponse.

EDMOND.

Que de peines je vous donne !

MADAME CROISILLES.

Trop heureux de vous être agréable !

EDMOND.

A bientôt donc, mes chers amis ! à dimanche !

M. ET MADAME CROISILLES.

A bientôt ! à dimanche ! (Madame Croisilles descend en scène. Croisilles aussitôt la sortie d'Edmond, se retourne, se croise les bras en regardant sa femme.)

SCÈNE XIV.

MADAME CROISILLES, CROISILLES.

CROISILLES.

Eh bien ?...

MADAME CROISILLES.

Cet homme est un scélérat ! (Elle tombe dans un fauteuil.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Chez Miremont à la campagne : Une serre dont le fond est ouvert et donne sur le jardin ; à gauche, un canapé ; une table au milieu du théâtre ; à droite, une cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE.

MIREMONT, CHARLOTTE.

MIREMONT, entrant comme un furieux.

Charlotte, je vous chasse !

CHARLOTTE.

Comment, monsieur ?

MIREMONT.

Vous m'avez menti ! Pourquoi m'avez-vous affirmé que ma femme était sortie à une heure, quand Pierre le jardinier m'apprend qu'elle est partie avec la voiture ce matin à neuf heures et demie.

CHARLOTTE.

Mais, monsieur...

MIREMONT.

Il n'y a pas de mais monsieur... répondez !

CHARLOTTE.

Je n'ai pas fait attention à l'heure à laquelle Madame était partie. Madame ne m'a pas défendu de dire à monsieur quand elle sortait !

MIREMONT.

Parbleu ! il ne manquerait plus que cela !

CHARLOTTE.

Ah ! monsieur le sait bien , car , hier encore , comme il faisait une scène à madame...

MIREMONT.

C'est bien !

CHARLOTTE, continuant.

Parce qu'elle était sortie sans le lui dire , elle lui a répondu qu'elle se moquait bien de...

MIREMONT, criant.

Il ne s'agit pas de ma femme , mais de vous!... je vous chasse !

CHARLOTTE.

Madame me défendra !

MIREMONT, furieux.

Comment , madame vous défendra ? L'on me compte donc pour un zéro chez moi !

CHARLOTTE.

Ah ! après tout , ne criez pas tant ! je m'en vais ! je n'y tiens pas à votre maison , depuis quatre jours que j'y suis !
(Elle sort à gauche.)

MIREMONT, regardant à droite.

Ah ! ma femme ! (il va pour s'élancer , puis s'arrête) nous allons voir !

SCÈNE II.

MIREMONT, ANNA.

ANNA, entrant.

Bonjour , mon ami !

MIREMONT, très-tragique.

Ah ! vous voilà , madame !

ANNA, étonnée.

Eh bien ! oui , me voilà !

MIREMONT.

Enfin !

* Miremont, Anna.

ANNA.

nent, enfin! est-ce que vous aviez pensé que je ne
lrais jamais? (Elle dénoue son chapeau et se regarde devant la
est au-dessus de la cheminée.)

MIREMONT.

plaisante pas, madame!

ANNA.

Dieu! ni moi, non plus! Qu'avez-vous donc?

MIREMONT.

que je trouve étrange, étonnant, que vous soyez partie
aris ce matin sans me prévenir.

ANNA.

ment aurais-je pu vous prévenir? vous étiez vous-
à Paris depuis hier, et vous n'êtes revenu qu'après
part.

MIREMONT.

lait m'attendre! (Anna le regarde, hausse les épaules et conti-
lette.— Furieux.) Madame!

ANNA.

ieur!

MIREMONT.

suis allé à Paris, c'est qu'il fallait que j'y allasse,
e mes affaires m'y appelaient, c'est que j'accomplis-
s devoirs de citoyen.

ANNA.

étiez de garde?

MIREMONT.

madame, mais il s'agissait de questions nous inté-
tous deux, puisque vous êtes ma femme! tandis que

ANNA.

occupais des soins de la maison...

MIREMONT.

eilleur moyen de vous en occuper est de demeurer
tre intérieur!

ANNA.

vous avons du monde à dîner!

MIREMONT.

invitations sont un prétexte de sortie, n'invitons
e.

ANNA.

Mais...

MIREMONT.

Ah! vous allez me dire que vous vous ennuyerez, n'est-ce pas, madame? Je sais comment vous apprécierez la sagesse de mes conseils, mais cela ne saurait m'empêcher de vous en donner, et vous les accepterez, ces conseils, madame! et vous les mettrez en pratique ces conseils, madame, car je suis le chef de la communauté, madame! car je ne suis pas un zéro ici, car j'ai mes droits et je saurai les faire valoir; je vous dois aide et protection, vous me devez respect et obéissance... Ne sortons pas de là!

ANNA.

Tenez! voulez-vous que je vous dise? Vous êtes ridicule!

MIREMONT.

Moi?

ANNA.

Vous!

MIREMONT.

Madame! cette expression...

ANNA.

Rend admirablement ma pensée...

MIREMONT.

Car cela prouve que vous ne comprenez pas un mot de ce que je vous dis!

ANNA.

A quel propos vous fâchez-vous? suis-je une petite fille en tutelle? Avez-vous quelque chose à me reprocher?

MIREMONT.

Si j'ai quelque chose à vous reprocher? Mais il me semble que je n'ai que cela!

ANNA.

Comment?

MIREMONT.

Mais je passe la moitié de mes heures à songer aux reproches que j'ai à vous faire, et l'autre moitié à les formuler!

ANNA.

Oh! je le sais! De là les scènes sans nombre dont vous ne

vous lasserez jamais! et que signifie encore celle d'aujourd'hui, je vous le demande?

MIREMONT.

Elle signifie que je suis fatigué de vos absences continues!

ANNA.

Eh bien! si vous êtes fatigué, reposez-vous?

MIREMONT.

Mais, madame, vous êtes sans cesse par voies et par chemins!

ANNA.

Vous me rendez la maison insupportable! Alors, je m'en vais!

MIREMONT, se lève.

La maison insupportable! ah! voilà encore qui est curieux! Une maison charmante, qui m'a coûté cent cinq mille francs, avec les frais, où il y a tout ce qu'il faut!... Tout, madame, tout!

ANNA se lève.

Mon Dieu! s'il n'y avait rien pour cent cinq mille francs, avec les frais, ce serait trop cher!

MIREMONT.

Madame!... Mais là n'est pas la question! Il s'agit de vos sorties perpétuelles!

ANNA.

Eh! je sors quand j'ai besoin de sortir! D'ailleurs, fais-je mal?

MIREMONT.

Je me plais à ne pas le supposer, madame! Si cela arrivait...

ANNA.

Eh bien! il serait temps de crier alors!

MIREMONT.

Mais non, madame, il ne serait plus temps!

ANNA.

Tenez! laissez-moi tranquille!

SCÈNE III.

LES MÊMES, PAULINE *.

PAULINE.

Eh bien ! quoi donc ? vous vous disputez ?

ANNA.

Ah ! Pauline !

MIREMONT.

Madame !

PAULINE.

Qu'est-ce que vous avez ?

ANNA.

Ce n'est rien !

PAULINE.

Mais si fait.

MIREMONT.

Tenez, je vous fais juge !

ANNA. •

Mais non !

PAULINE.

Laissez donc parler votre mari !

MIREMONT.

Madame prétend que....

ANNA, l'interrompant.

Monsieur fait une scène horrible parce que je suis allée à Paris chercher des bonbons et des gâteaux !

PAULINE.

Comment ! C'est pour cela que vous vous fâchez ?

MIREMONT.

Il ne s'agit pas de cela le moins du monde !

ANNA.

Mais si !

MIREMONT.

Mais non ! Je parle de sorties perpétuelles, d'absences

* Miremont, Pauline, Anna.

trop prolongées ! Madame n'est jamais ici, jamais avec moi, je sors toujours seul, et quand je rentre, je me trouve encore seul dans la maison. Avec une existence pareille, je suis veuf du vivant de ma femme !

PAULINE.

Vous n'avez pas le sens commun !

MIREMONT.

Permettez !

PAULINE.

Vous ne pouvez pas avoir la prétention de tenir votre femme comme une esclave et de la raver au logis.

ANNA.

N'est-ce pas ?

PAULINE, à Anna.

Cependant, il ne faut pas abuser de la liberté dont vous devez jouir et ne pas abandonner trop souvent votre maison.

ANNA.

Mais, permettez...

PAULINE.

Une jeune femme doit veiller sur elle-même, et sortir trop fréquemment sans son mari, ne serait pas convenable.

MIREMONT.

Bravo !

PAULINE, à Miremont.

Mais il faut qu'un mari sache rendre sa maison agréable à sa femme. Sans cela, elle est dans son droit en allant au dehors prendre d'innocentes distractions...

ANNA.

Cela est évident !

MIREMONT.

Permettez... je crois aussi être dans mon droit quand...

PAULINE.

Au reste, mes chers amis, ce que j'en dis, c'est pour vous ! c'est pour vous éviter des querelles ! Mon Dieu ! je vous connais tous les deux, je sais par cœur tous vos défauts... C'est pourquoi je vous conseille de faire preuve d'une mutuelle indulgence, car enfin vous êtes mariés, bien mariés, unis d'une façon indissoluble, et il n'y a pas à y revenir, n'est-ce pas ?

ANNA, poussant un soupir.

Hélas !

MIREMONT.

Madame, voilà un soupir qui pourrait avoir un écho, entendez-vous ! Je sais que j'ai des défauts, je l'avoue, mais j'ai aussi des qualités et il me semble que vous êtes heureuse... Rien ne vous manque, madame !

PAULINE.

Ah ! vous ne pouvez pas agir autrement que vous le faites ! Anna est jeune, jolie...

MIREMONT.

Moi aussi, je...

PAULINE.

Vous vous trouvez joli ?

MIREMONT.

Mais non ! je dis que, moi aussi, je suis jeune encore, et si je ne suis pas joli, ma fortune...

ANNA, blessée.

Monsieur ! Il fallait bien que vous eussiez quelque chose !

MIREMONT.

Cela dépasse toutes les bornes !

ANNA.

C'est mon avis, monsieur !

MIREMONT.

Ah ! vous ne m'avez épousé que pour ma fortune !

ANNA, furieuse.

Votre fortune ? Allez-vous donc me la reprocher, maintenant ! C'est odieux, ce que vous dites ! Ah ! je ne vous connaissais pas encore ! votre fortune ! Eh bien ! gardez-la pour vous seul, monsieur ! je saurai m'en passer ! Et dussions-nous nous séparer...

MIREMONT.

Comme vous voudrez !

PAULINE.

Allons bien ! une séparation, à présent, appelez le scandale ! faites-vous montrer au doigt !

ANNA.

Vous voyez bien que monsieur ne comprend rien !

MIREMONT.

Dites tout de suite que je suis stupide !

ANNA.

Tenez, vous êtes insupportable ! et je vous déteste !

MIREMONT.

C'est bien, madame ! c'est bien ! c'est très-bien ! je sais ce qui me reste à faire. Je vous cède la place !

ANNA, s'asseyant à la table.

Et dire que c'est ainsi tous les jours de l'année, depuis le 1^{er} janvier jusqu'au 31 décembre inclusivement !..

SCÈNE IV.

ANNA, PAULINE, MADAME DELATOUR *.

PAULINE.

Ah ! vous voilà ! madame ! vous allez m'aider à faire entendre raison à Anna, et à son mari.

MADAME DELATOUR, s'asseyant au milieu de la table et posant son ombrelle.

Ah ! mon Dieu ! comment puis-je faire entendre raison aux autres ; je n'ai plus la tête à moi !

ANNA.

Qu'avez-vous donc ?

MADAME DELATOUR.

J'ai... j'ai que mon mari est un monstre, un scélérat, un... comprenez-vous ? Hier toute la journée, monsieur a couru avec son ami Dornay, et ce matin cela recommence ! Je suis outrée !

PAULINE.

Il y a bien de quoi ! ces choses-là sont pénibles à votre âge !...

MADAME DELATOUR.

Mon âge ! mon âge... Mais il me semble que ces choses-là sont pénibles à tous les âges !

PAULINE.

Je vous assure que je comprends votre chagrin ; et dire qu'il n'y a plus de remède !

* Pauline, madame Delatour, Anna.

MADAME DELATOUR.

Comment? comment? plus de remède!

PAULINE.

Mon Dieu! quand je vous bercerais d'illusions, à quoi cela avancerait-il? Votre mari a des maîtresses, n'est-ce pas?...

MADAME DELATOUR, se levant.

Des maîtresses! des... Lui! me tromper! je lui arracherais les yeux!

ANNA.

Vous allez peut-être trop loin!

PAULINE.

Trop loin! je dis ce qui est ou ce qui sera, et en prévenant madame, je crois lui rendre un important service, car enfin si personne ne la prévient, au lieu d'être à plaindre, elle sera ridicule!

MADAME DELATOUR.

Moi!

PAULINE.

Tenez! j'envisage avec vous l'avenir, et je m'afflige avec vous de ce qu'il renferme!

MADAME DELATOUR.

Quoi! vous croyez qu'Henri...

PAULINE.

Recommencera sa vie de garçon. Et savez-vous ce que je crains le plus? C'est qu'après avoir mangé sa fortune, il ne mange la vôtre!

ANNA, se levant.

Pauline!

PAULINE.

Mais laissez donc, ma chère; il faut bien que madame se tienne sur ses gardes... et si on lui cache la vérité...

MADAME DELATOUR, se relevant brusquement.

Ah! il aura des maîtresses! ah! il mangera ma fortune! le monstre! le scélérat! Mais je lui parlerai! je lui dirai!...

PAULINE.

Ne lui dites rien! S'il a de l'amitié pour vous, les reproches détruiront cette amitié, et vous ne ferez qu'avancer la catastrophe.

MADAME DELATOUR.

Mais qu'est-ce qu'il faut donc faire, alors ?

PAULINE.

Ah ! voilà le difficile ! voilà pourquoi je vous disais qu'il n'y avait plus de remède ! Aussi, je vous plains ! je vous plains sincèrement, profondément !...

ANNA, à madame Delatour.

Mais ne croyez pas... Pauline exagère peut-être la...

PAULINE.

Mais non ! mais non ! je suis plutôt au-dessous de la vérité. Aussi, c'est la faute de madame Delatour. Il fallait bien s'attendre à ce qui arrive aujourd'hui !

MADAME DELATOUR.

Comment ! m'attendre à ce qui arrive ! Mais il n'arrive rien, madame ! mais il n'est rien arrivé, entendez-vous ?

PAULINE.

Tant mieux !

ANNA, qui était remontée au fond.

Ah ! M. et madame Croisilles !

PAULINE,

Tenez ! en voilà encore que je plains sincèrement !

SCÈNE V.

LES MÊMES, CROISILLES et MADAME CROISILLES *.

ANNA.

Et Clémentine ?

MADAME CROISILLES.

Elle viendra avec Lucienne, elle est allée la prendre.

MADAME DELATOUR.

Mes chers amis, je n'y puis plus tenir ! je vais au chemin de fer !

CROISILLES.

Vous partez ?

* Madame Delatour, Pauline, Croisilles, madame Croisilles, Anna.

MADAME DELATOUR.

Je vais voir si mon mari est arrivé... (Elle va prendre son ombrelle.) Ah ! monsieur Croisilles, c'est un bien mauvais service que vous m'avez rendu le jour où vous avez réuni mon mari à M. Dornay... Aussi, je ne vous remercie pas... oh ! non ! (En s'en allant, à madame Croisilles.) Oh ! non ! (Elle sort.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, moins MADAME DELATOUR *.

MADAME CROISILLES.

M. Dornay ? Madame Delatour a l'air d'être furieuse contre lui !

ANNA.

Elle est folle ! elle l'accuse de déranger son mari !

MADAME CROISILLES.

Eh bien, elle n'est peut-être pas aussi folle que vous le dites !

PAULINE.

A propos de Dornay, comment se fait-il qu'il ne soit pas venu avec vous ? (Elle s'assied sur le canapé.)

MADAME CROISILLES, allant à Pauline.

Oh ! mais cela n'a rien d'extraordinaire, nous ne pouvons pas toujours être ensemble.

ANNA, s'avançant près de madame Croisilles.

Cependant il avait l'habitude de vous accompagner.

MADAME CROISILLES.

Un peu trop souvent, même.

PAULINE.

Comment ? (Elle l'invite à s'asseoir près d'elle sur le canapé ; Anna s'assied à gauche de la table, Croisilles à droite.)

MADAME CROISILLES.

Oui, M. Dornay est un charmant garçon, mais j'ai appris certaines choses...

ANNA.

Qu'est-ce donc ?

* Pauline, Croisilles, madame Croisilles, Anna.

MADAME CROISILLES.

Vous comprenez, mes chères amies, qu'en voyant venir aussi souvent M. Dornay à la maison, moi, mère de famille, j'ai dû chercher à prendre quelques informations précises.

ANNA.

Eh bien ?

MADAME CROISILLES.

Eh bien, les renseignements que j'ai obtenus ne m'ont pas entièrement satisfaite, j'ai le regret de le dire.

PAULINE.

Comment ! M. Dornay que vous trouviez si bien élevé, si charmant, si parfait, enfin ?...

MADAME CROISILLES.

Eh bien, il paraît que nous avons été trompés.

PAULINE.

Ah ! alors vous avez pris la résolution de ne plus recevoir M. Dornay ? Vous ferez très-bien ! et c'est malheureux que vous n'ayez pas pris ce parti-là plus tôt.

MADAME CROISILLES.

Pourquoi donc ?

PAULINE.

Parce que j'ai entendu dire que M. Dornay aimait mademoiselle de Fargis, qu'il voulait l'épouser, et vous comprenez... si vous choisissez justement, pour vous fâcher avec lui, le moment où le bruit de cette union va commencer à se répandre, on ne manquera pas de dire que vous n'agissez ainsi que parce que vous êtes vexés qu'il n'ait pas pensé à Clémentine...

MADAME CROISILLES, se levant.

Par exemple ! (Anna et Croisilles se lèvent.)

PAULINE.

Au reste, ce que j'en dis, c'est pour vous.

MADAME CROISILLES, passant à droite.

Si nous voulions marier notre fille, nous ne serions pas embarrassés de trouver mieux que M. Dornay. (Croisilles et Anna remontent et causent.)

PAULINE se lève et va à elle.

Oh ! je ne suis pas de votre avis, par exemple ! M. Dornay est charmant, bien élevé ; il a de la fortune, c'est un mari

comme on en trouve peu. Vous avez été bien imprudents aussi en le recevant comme vous le receviez !

MADAME CROISILLES.

Permettez !

PAULINE.

Si vous voulez suivre un bon conseil, vous lui ferez bonne mine encore jusqu'après son mariage. Je sais bien que le monde vous accusera tout de même, que l'on dira que vous faites contre fortune bon cœur ! Mais enfin, il vaut mieux cela que...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, EDMOND DORNAY.*

ANNA.

Ah ! monsieur Dornay !

EDMOND.

Mesdames, mon cher monsieur Croisilles...

ANNA, qui a été prendre son chapeau et son châle.

Je vous laisse en trop bonne compagnie pour que vous ne m'excusiez pas, monsieur Dornay... (A Pauline.) Je vais voir si monsieur mon mari n'a pas fait quelque nouvelle sottise !

PAULINE.

Je vous accompagne ! (Elles sortent.)

SCÈNE VIII.

M. et MADAME CROISILLES, EDMOND.

(Edmond attend que M. Croisilles et sa femme, l'interrogent. Voyant leur silence, il se décide à parler.)

EDMOND.

Eh bien ! cher M. Croisilles, vous avez vu M. de Fargis ?

* Croisilles, Anna, Edmond, Pauline, madame Croisilles.



CROISILLES, embarrassé,
Mais très-peu...

EDMOND.

Vous avez eu le temps de lui parler !

MADAME CROISILLES.

Mon cher M. Dornay, M. Croisilles et moi, nous avons réfléchi... Songez quelle responsabilité serait la nôtre si vous veniez à regretter un jour ce que vous voulez faire aujourd'hui... Nous serions donc les complices de votre malheur!...

EDMOND.

Mon malheur ! mais c'est de mon bonheur au contraire que je vous prie de vous occuper!...

MADAME CROISILLES.

Votre bonheur ! nous avons plus d'expérience de la vie!...

EDMOND.

Comment ? vous en doutez ? blâmez-vous donc mon choix ?

MADAME CROISILLES.

Dieu m'en garde ! mais, voyons ! aimez-vous bien réellement Lucienne ?

EDMOND.

De toute mon âme !

MADAME CROISILLES.

Ah !

EDMOND.

Je suis prêt à tous les sacrifices pour obtenir sa main...

MADAME CROISILLES.

Et elle, vous aime-t-elle ?

EDMOND.

Oui, madame !

MADAME CROISILLES.

Ah!... elle vous l'a avoué ? c'est fâcheux ! j'eusse préféré plus de retenue... mais enfin...

EDMOND.

Oh ! ne l'accusez pas ! je l'ai tant suppliée de me répondre !

MADAME CROISILLES.

Mais si vous êtes d'accord tous deux, notre intervention

est parfaitement inutile. Vous pouvez parler vous-même !
(Elle remonte.)

EDMOND, surpris et se retournant vers Croisilles.

Cependant...

CROISILLES, embarrassé et cherchant à rejoindre sa femme.

Non, voyez-vous ! ma femme vous a expliqué nos motifs, et franchement nous ne pouvons nous mêler de cette affaire.

MADAME CROISILLES.

M. de Fargis va venir ; parlez lui, et ensuite nous nous reverrons !

EDMOND.

Pardonnez-moi, je n'insisterai pas !

MADAME CROISILLES.

Votre bras, monsieur Croisilles ? (Ils sortent. Pauline paraît au fond.)

SCÈNE IX.

EDMOND, PAULINE.

EDMOND, anéanti.

Pourquoi n'approuvent-ils pas cette union ?

PAULINE, près de la table *.

Tout simplement parce qu'ils en avaient rêvé une autre.

EDMOND.

Une autre ?

PAULINE.

Une autre union pour vous !

EDMOND.

Comment ? Que voulez-vous dire ?

PAULINE.

Il me semble que c'est assez clair. Ils voulaient faire de vous leur gendre!...

EDMOND.

Par exemple !

* Pauline, Edmond.

PAULINE.

Dam! ils pouvaient l'espérer! Votre conscience doit bien vous reprocher quelques petites choses...

EDMOND.

Moi!

PAULINE.

Ah! ne vous fâchez pas! cela n'avancerait à rien. Mais voyons, réfléchissez! Vous venez chez les Croisilles souvent, très-souvent; vous êtes aimable, galant, empressé, vous leur témoignez une vive affection.

EDMOND.

Mais j'agissais suivant mon cœur, madame, j'aime fort M. et madame Croisilles.

PAULINE.

Mais M. et madame Croisilles ne sont pas seuls; ils ont une fille, une fille à marier! Ils ont bâti des châteaux en Espagne; ils se sont livrés à la joie, à l'espérance, et puis, crac! tout à coup tout leur manque à la fois; vous eussiez dû y mettre plus de ménagement, vous! Et si Clémentine vous aimait!...

EDMOND.

Mais elle ne m'aime pas?

PAULINE.

Qu'en savez-vous?

EDMOND.

Je n'ai rien fait pour cela?

PAULINE.

Belle raison! Toujours est-il que voilà ces pauvres Croisilles avec la mort dans l'âme, et peut-être leur fille malade de chagrin et de jalousie!

EDMOND.

Mais c'est impossible!

PAULINE.

Ah! vous êtes peiné maintenant, parce que vous avez bon cœur, mais il est bien temps, le mal est fait!

EDMOND.

Le mal est fait?...

PAULINE.

Vous avez mis mademoiselle Clémentine dans une situa-

tion des plus fâcheuses pour une jeune fille, celle d'avoir été refusée?

EDMOND.

Mais puisqu'il n'a jamais été question d'union entre nous !

PAULINE.

Le monde le croyait, et cela suffit; il n'en démordra pas!

EDMOND.

Eh! madame, je ne suis coupable de rien, moi! si le monde juge mal, qu'y puis-je faire? dois-je me sacrifier à l'opinion publique?

PAULINE.

Non certes! car Lucienne vous aime! je l'ai bien deviné l'autre fois à la façon dont elle vous regardait; elle est charmante, et si aujourd'hui vous ne l'épousiez pas, elle serait capable d'en mourir.

EDMOND.

Mais alors, madame!

PAULINE.

Oh! c'est pour vous ce que j'en dis! (Voyant Henri.) Mais voici votre ami, M. Delatour, qui vous donnera sans doute un bon conseil. (A Henri.) Madame Delatour va bien, monsieur?...

HENRI, saluant.

Parfaitement, madame.

PAULINE.

Allons, tant mieux. (Elle lui fait une révérence et sort en riant.)

SCÈNE X.

HENRI, EDMOND.

HENRI.

Elle m'amuse, cette femme-là!

EDMOND.

Elle est désespérante!

HENRI.

Bah! que tu sois malheureux et que tu te mettes sous sa protection, tu verras. Elle fera tout pour toi alors!

EDMOND.

Bien obligé!

HENRI.

Je t'assure. C'est au point que lorsque madame Delatour me rend l'existence trop pénible, j'ai envie d'avoir recours à sa protection!... Après tout, elle est fort agréable!

EDMOND, riant.

Tu veux lui faire la cour?

HENRI.

Pourquoi pas?

EDMOND.

Tu es marié!

HENRI.

Pardieu! je ne le sais que trop, hélas!

EDMOND.

Tu en es déjà aux regrets?

HENRI.

Eh! le moyen de prendre mon mal en patience! j'y mets toute la bonne volonté possible! Mais du diable si je saurais résister plus longtemps! Chaque jour que Dieu fait, ma maison est un enfer! Madame Delatour est d'une jalousie... à ne pas le croire! Elle s'aperçoit enfin que j'ai quinze ans de moins qu'elle, et ces maudits quinze ans de moins font la torture de toute mon existence. Elle pleure, elle se lamente, elle se trouve mal, elle a des attaques de nerfs et des élans mélodramatiques! Tiens, je crois que pour lui plaire, il faudra que je me fasse arracher les dents et les cheveux et que je me serve de béquilles. Mais toi, qu'as-tu fait? Ton mariage? Où en est-il?

EDMOND.

Pas plus avancé; M. Croisilles n'a rien dit! Il refuse même de parler!

HENRI.

Eh bien, tu parleras tout seul. Je t'aiderai, moi. M. de Fargis va venir. Je me charge de l'opération, mais service pour service. J'ai besoin de toi.

EDMOND.

Comment!

HENRI.

Je te dirai que si je suis venu à Ville-d'Avray sans ma femme, je ne suis pas venu seul!

EDMOND.

Ah ! bah !

HENRI.

Non ! je n'avais pas d'intention. Seulement, en traversant le bois, j'ai rencontré Paul, Louis, Henri et Charles qui roulaient en break avec ces dames...

EDMOND.

Quelles dames ?

HENRI.

Eh bien, ces dames ! il me semble que ça suffit ! Ils avaient des provisions plein la caisse et ils allaient dîner sur l'herbe dans le bois de Ville-d'Avray. Ils m'ont invité, j'ai résisté... Ils n'étaient que neuf... il fallait être dix !... Ils ont insisté... j'ai faibli !... Bref il a été convenu qu'ils établiraient le quartier-général dans le voisinage de cette maison, et que je ferais de nombreuses échappées pour concilier convenablement les devoirs et les plaisirs !

EDMOND.

Comment ! tu vas aller dans le bois ?

HENRI.

Par la porte du potager, c'est convenu. Mais tu me serviras auprès de ma respectable épouse.

EDMOND.

Cependant...

HENRI.

Tiens ! voici justement ton futur beau-père. A l'assaut !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, FARGIS. (Il paraît au fond et semble hésiter à entrer.)

HENRI, allant à Fargis.

Mais venez donc, monsieur de Fargis !...

FARGIS.

Je ne sais si je dois...

* Henri, de Fargis, Edmond.

EDMOND.

Mais on vous attend !

FARGIS.

Cependant personne n'est venu au-devant de moi ; je n'ai vu ni monsieur, ni madame Miremont.

HENRI, le faisant descendre en scène.

C'est notre faute. Ils sont occupés tous deux et ils nous avaient chargés de vous recevoir. Nous sommes même demeurés dans ce salon à votre intention. (Edmond avance un fauteuil au milieu du théâtre.)

FARGIS.

Oh ! alors...

EDMOND.

Asseyez-vous.

HENRI.

Débarrassez-vous de cela. (Il lui prend son chapeau qu'il pose sur le canapé. Edmond le débarrasse de sa canne qu'il pose près de la cheminée.)

FARGIS, à part.

Ils sont charmants, ces jeunes gens ! (Il s'assied.)

HENRI, avançant un siège près de Fargis et s'asseyant.*

Mon cher monsieur de Fargis, votre ami, M. Croisilles avait une petite communication à vous faire...

FARGIS, très-vexé.

Croisilles devait me prendre pour venir et il m'a manqué de parole.

HENRI.

Il a eu tort.

FARGIS.

Je ne comprends pas qu'on manque d'usage à ce point !

HENRI.

C'est mon avis.

FARGIS.

Je ne suis pourtant pas susceptible !

EDMOND, qui a pris une chaise et se place près de Fargis.

Mon cher monsieur de Fargis, je suis heureux, très-heureux de vous rencontrer !

* Henri, de Fargis, Edmond.

FARGIS, flatté et tirant sa tabatière.

Moi aussi ! Croyez que... (Il offre une prise à Henri.)

HENRI.

Nous avons à vous parler.

EDMOND.

D'un sujet grave !

HENRI.

Mais qui ne peut vous être qu'agréable. Il s'agit...

EDMOND, s'asseyant.

Il s'agit de votre fille...

HENRI.

De cette chère enfant pour laquelle vous devez désirer sans doute trouver un bon mari?...

FARGIS.

Lucienne est bien jeune.

HENRI.

Ah ! il faut marier les jeunes filles de bonne heure, sans quoi, vous savez ? Le monde est si méchant !

FARGIS, vivement.

Est-ce que le monde s'occupe de ma fille ?

EDMOND.

Non certes!...

HENRI.

Mais il ne faut pas lui laisser le temps de s'en occuper !

FARGIS, très-inquiet.

Qu'est-ce qu'on dit ? Messieurs, je vous en prie, ne me cachez rien ! Je ne fais de mal à personne, moi!...

EDMOND.

On ne dit rien !

HENRI.

Si fait !

EDMOND.

Henri !

HENRI, bas.

Laisse donc ! (Haut.) Avec un homme très-susceptible, je n'oserais pas parler ainsi, que je vais le faire ; mais avec vous, cher monsieur Fargis, je veux être franc !

FARGIS, très-tourmenté.

Décidément, on dit donc quelque chose ?

HENRI.

Eh bien, oui ! On se demande comment il se fait que mademoiselle Lucienne ne se marie pas ?

FARGIS.

Et on m'accuse d'être mauvais père ?

HENRI.

Pas encore, mais on commence à parler !

FARGIS.

Ah ! mon Dieu !

HENRI.

Il n'y a pas de quoi se désoler, car enfin, le mal est loin d'être sans remède, mais vous comprenez ? Mademoiselle Lucienne est jolie, bien élevée ; elle est d'une excellente famille, et il est réellement extraordinaire que sa main ne soit pas encore engagée...

FARGIS.

C'est vrai ! c'est vrai ! On peut dire tout cela !

HENRI.

On ajoute même que cette absence de prétendants à une union en apparence si belle... doit avoir quelque cause...

FARGIS.

Cachée ! on croit peut-être qu'il y a dans ma vie quelque mystère...

EDMOND.

Mais non !

HENRI.

Le monde est si méchant !

FARGIS.

Mais c'est odieux ! C'est épouvantable ! de pareilles calomnies...

HENRI.

Le jour où vous marierez votre fille, ces calomnies ne pourront plus exister !

FARGIS.

C'est vrai !

HENRI.

Il ne s'agit donc que de trouver un mari...

EDMOND.

Et c'est facile !

FARGIS.

Mais si je marie ma fille, on dira peut-être que je ne me presse autant que pour m'en débarrasser, que j'ai hâte de marier mon enfant que pour mener ensuite une existence inavouable...

HENRI.

Ah! dame!

EDMOND.

Cependant, si vous preniez pour gendre un homme qui vous aimât et qui vous estimât comme vous le méritez, un homme qui ne voulût pas vous séparer de votre fille; si vous habitiez avec le jeune ménage, le monde ne saurait vous accuser!

FARGIS.

Cela est vrai!

HENRI.

Il vous faudrait pour gendre un homme bien posé, dont on ne pût médire sous aucun prétexte.

FARGIS.

Oui!

EDMOND.

Un homme qui adorât votre fille!...

FARGIS.

Mais dans une position qui ne prête pas à la médiance.

EDMOND.

Une position indépendante!...

FARGIS.

Il faudrait que Lucienne l'aimât, car je ne veux pas qu'on m'accuse de sacrifier mon enfant!

EDMOND.

Sans doute!

FARGIS.

Mais où trouver un pareil gendre?

HENRI.

Sans aller bien loin!

FARGIS, inquiet.

Bah! (Henri le fait tourner dans son fauteuil du côté d'Edmond.)

HENRI, montrant Edmond.

Tenez! Regardez!

FARGIS.

M. Dornay !

EDMOND, se lève, ainsi qu'Henri et Fargis.

J'adore votre fille, monsieur, je suis libre, le monde n'a rien à me reprocher, et j'ai une position indépendante...

FARGIS.

Permettez!...

HENRI.

Vous consentez?

FARGIS.

Mais...

HENRI.

Quel motif pouvez-vous donner pour refuser? C'est pour le coup que le monde crierait!...

FARGIS, passant à gauche.

Je suis tout je ne sais comment!

EDMOND, le suivant.

Oh! réfléchissez, monsieur, je ne voudrais pas devoir une réponse favorable à une surprise.

HENRI, bas.

Tais-toi donc! Si tu le laisses réfléchir, il ne se décidera jamais! (Allant à Fargis; Edmond, très-agité, descend à droite.) C'est dit!

FARGIS.

Mais...

HENRI.

Avez-vous un reproche à adresser à Edmond?

FARGIS.

Non!

EDMOND.

Je rendrai Lucienne heureuse, et je serai pour vous le fils le plus respectueux!

FARGIS.

Cependant...

HENRI.

Il rendra sa fille heureuse! non, votre fille!... Allons! à quand la noce? (Bas à Fargis.) Votre fille l'aime, elle n'a pas de fortune, Edmond est riche; c'est un honnête et loyal garçon, vous n'avez aucun motif pour refuser... (A Edmond.)

Il faut enlever le consentement formel d'assaut, sans cela la girouette tournera ! (Il aperçoit madame Delatour, à Edmond.) Ah sacrédié ! ne me quitte pas, mon ami ! (Il continue sa conversation et répond à madame Delatour par monosyllabes.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, ANNA, PAULINE, MADAME DELATOURE, CROISILLES, MADAME CROISILLES, LUCIENNE, CLÉMENTINE *.

MADAME DELATOURE, courant à son mari.

Ah ! vous voilà enfin, monsieur ! votre conduite est indigne ! horrible ! épouvantable ! Délaisser une pauvre femme qui ne vit que pour vous...

HENRI.

Oui ! oui !

MADAME DELATOURE.

Vous devriez rougir...

HENRI.

Je rougirai tout à l'heure !

MADAME DELATOURE.

Il me faut une explication, monsieur ! Me laisser seule ! une malheureuse femme !... seule, en chemin de fer ! Vous ne savez donc pas ce qui pouvait arriver ?...

HENRI.

Je ne veux pas y penser !

MADAME DELATOURE.

Qu'êtes-vous devenu ? Qu'avez-vous fait ?

HENRI.

Ma chère amie, des affaires importantes... (Anna, Pauline M. et madame Croisilles, Lucienne et Clémentine paraissent au fond.)

MADAME DELATOURE.

Mais vous n'en avez pas ! puisque vous n'avez rien !...

HENRI.

Je le sais ! je n'avais que des dettes, donc, mariage d'amour ! Aussi ne s'agissait-il pas de moi, mais d'un ami !

* Fargis, madame Delatour, Henri, Edmond.

MADAME DELATOUR.

Quel ami ?

HENRI.

Dornay !

MADAME DELATOUR.

Il s'agissait de M. Dornay ?

HENRI.

Eh ! oui ! De son mariage !

TOUTS, descendant en scène.

Son mariage ?

EDMOND.

Mais...

LUCIENNE, étouffant un cri.

Ah !

CLÉMENTINE, sèchement.

Tiens-toi donc !

HENRI, bas.

Ecoute donc, il faut bien que cela me serve à quelque chose, à moi !

PAULINE.

Ah ! M. Dornay va se marier ?

HENRI.

Oui, madame !

CROISILLES, à Fargis.

Et avec qui ?

FARGIS.

Mais...

HENRI, vivement.

Avec mademoiselle de Fargis !

FARGIS.

Je...

HENRI.

M. de Fargis vient de lui accorder la main de sa fille, là, devant moi !

MADAME CROISILLES.

Mes compliments, monsieur !

HENRI, à sa femme.

Eh bien ! chère amie ! comprenez-vous maintenant ? Je me sacrifiais pour un ami !

MADAME DELATOUR.

Pourquoi ne m'avoir rien dit ?

HENRI.

Ce n'était pas mon secret !

MADAME DELATOUR, à Henri.

Tu me jures...

HENRI.

Tout ce que vous voudrez ! Allons faire un tour au jardin, ensuite j'irai voir le notaire !

MADAME DELATOUR.

Quel notaire ? Où est-il ?

HENRI.

Il est dans le bois...

MADAME DELATOUR.

Je vais avec toi !...

HENRI vivement.

Non, il fait trop chaud ! Et puis, le soleil... vous savez...
(Il prend son chapeau.)

MADAME DELATOUR, le suivant.

Ça ne fait rien ! je ne te quitte pas !... (Elle ouvre son ombrelle et suit Henri qui sort.)

LUCIENNE, bas à Edmond.

Occupez-vous de mon père : ne vous occupez que de lui !

EDMOND.

Me direz-vous donc toujours cela ?

LUCIENNE, riant.

Oh ! non !

PAULINE, emmenant M. et madame Croisilles et Anna.

Pauvre amie ! on s'est passé de vous ! je me mets à votre place, vrai ! je suis désolée, aussi, pourquoi vous être monté la tête ! (Ils sortent.)

EDMOND, donnant la canne à Fargis.

Cher M. de Fargis, voulez-vous prendre mon bras et m'accorder aussi quelques instants d'entretien. (Fargis donne le bras à Edmond et sort avec lui. Lucienne va pour le suivre. Clémentine qui observait au fond du théâtre, l'arrête.)

SCÈNE XIII.

LUCIENNE, CLÉMENTINE *.

CLÉMENTINE.

Ah ! mademoiselle la mystérieuse, c'est ainsi que vous cachez votre jeu !

LUCIENNE.

Clémentine !

CLÉMENTINE.

Comment ! un beau monsieur vous aime, vous l'aimez, et moi, votre meilleure amie, je n'en sais rien !

LUCIENNE.

Je t'assure...

CLÉMENTINE.

Ne cherche pas à te défendre ! C'est mal ! pourquoi m'avoir caché cela ? Est-ce que tu aurais craint que je ne te desservisse ?

LUCIENNE.

Ah ! par exemple !

CLÉMENTINE.

Mais je suis enchantée que tu épouses M. Dornay, c'est un jeune homme charmant, et j'aime bien mieux que ce soit toi que toute autre. Tu seras fort heureuse, j'en suis sûre !... J'ai été à même de l'apprécier, car enfin, bien que vous vous aimiez, il y a plus longtemps que toi que je le connais !

LUCIENNE.

C'est vrai ?

CLÉMENTINE.

Il est toujours venu fort assidûment à la maison. Dans les premiers temps surtout, il y venait encore plus souvent que maintenant ! Figure-toi ma chère, qu'il n'en sortait pas... Dans la journée... le soir... Il venait dîner, nous allions au théâtre, en soirée... Il faisait même des vers, car il est un peu poète, tu le sais ?

* Clémentine, Lucienne.

LUCIENNE.

Non, je ne le savais pas !

CLÉMENTINE.

Eh bien, te voilà prévenue... Il te fera des vers... à toi aussi... Ce n'est pas Lamartine... Mais enfin !... Ça peut passer !

LUCIENNE.

Ah ! il faisait des vers pour toi ?

CLÉMENTINE.

Je te répète que j'ai été à même de juger ; aussi, je t'assure encore que tu seras bien heureuse, tu verras combien il est bon, complaisant, attentif ! Au moindre geste, au moindre signe, il fera toutes tes volontés !

LUCIENNE.

Mais comment sais-tu cela ?

CLÉMENTINE.

Mon Dieu ! je me figure ce qu'il sera pour toi, sa femme, par ce qu'il s'est montré pour moi qui ne devais jamais être la sienne... et il le savait bien !

LUCIENNE.

Il savait... Comment savait-il ?... Il t'a donc demandée ?

CLÉMENTINE.

Mais tu l'aurais su !...

LUCIENNE.

Avoue-moi que M. Dornay t'a fait la cour ?...

CLÉMENTINE.

Edmond ! (se reprenant.) M. Dornay ? mais non !

LUCIENNE.

Pendant il était galant, aimable !

CLÉMENTINE.

Mais puisque je ne faisais attention ni à ses galantries, ni à ses amabilités !

LUCIENNE.

Clémentine, je t'en prie, dis-moi...

CLÉMENTINE.

Enfant !.. tu ne comprends pas mes paroles. Je te dis et te le répète, qu'en épousant M. Dornay, tu seras la plus heureuse des femmes ! C'est un jeune homme charmant ! Je suis très-contente de penser qu'il sera ton mari ! (Elle l'embrasse.) Adieu ! ma mère m'attend ! (Elle sort.)

LUCIENNE, seule.

Edmond, j'ai voulu l'épouser, je le comprends ! (Elle s'assied à droite de la table.) C'est elle qui l'a refusé !...

SCÈNE XV.

LUCIENNE, EDMOND.

EDMOND.

Chère Lucienne !

LUCIENNE, se lève.

Monsieur Edmond !

EDMOND.

Oh ! j'avais hâte de vous revoir, Lucienne, de revenir près de vous ; je vous cherchais partout dans le jardin.

LUCIENNE.

Vous avez rencontré Clémentine ?

EDMOND.

Non, j'ai causé avec votre père.

LUCIENNE.

Cependant elle sortait d'ici...

EDMOND.

Et je lui ai dit combien j'étais heureux...

LUCIENNE.

Elle est sortie par cette allée...

EDMOND.

Le jour de notre union est fixé.

LUCIENNE, avec impatience.

Mais répondez donc ! Dites-moi la vérité !

EDMOND.

La vérité, Lucienne, c'est que je vous aime de toutes les forces de mon âme et de mon cœur, car je suis le plus heureux des hommes ; c'est que...

LUCIENNE.

Je vous demande si vous avez rencontré Clémentine ?

EDMOND.

Mais non. D'ailleurs, il ne s'agit pas d'elle, mais de nous.

* Edmond, Lucienne.

LUCIENNE.

Oh ! tout à l'heure aussi, il s'agissait de nous... c'est-à-dire de vous !

EDMOND.

Comment ?

LUCIENNE.

J'étais ici avec Clémentine.

EDMOND.

Eh bien ?

LUCIENNE.

Il était question de vous.

EDMOND.

De moi ? Oh ! que disiez-vous, Lucienne ? que disiez-vous ?

LUCIENNE.

Moi ? rien. J'écoutais. (Elle passe à gauche.)

EDMOND.

Ah !

LUCIENNE.

Il paraît que vous avez été intimement lié, très-intimement lié avec la famille de Clémentine.

EDMOND.

Sans doute, vous le savez bien.

LUCIENNE.

Cette chère Clémentine... elle est charmante, n'est-ce pas ?

EDMOND.

Oh ! laissez-moi vous parler de vous...

LUCIENNE.

Vous avez été au spectacle quelquefois avec Clémentine et sa mère, n'est-ce pas ? Quelles pièces avez-vous vues ?

EDMOND.

Mon Dieu !... je ne sais...

LUCIENNE.

Vous avez été souvent au bal aussi avec elle ?

EDMOND.

Mais encore une fois, il ne s'agit pas de mademoiselle Clémentine ni de sa mère, il s'agit...

LUCIENNE.

Elle danse bien, Clémentine, n'est-ce pas ?

EDMOND.

Je le crois !

LUCIENNE.

Clémentine est bien jolie et bien aimable... Je suis sûre que celui qui l'épousera sera bien heureux, n'est-ce pas monsieur Dornay ?

EDMOND.

C'est possible. Mais pourquoi parler de mademoiselle Clémentine ? Les instants sont précieux. Je n'ai jamais eu le bonheur d'être seul avec vous, Lucienne !

LUCIENNE.

Mais pourquoi détourner sans cesse la conversation quand il est question de Clémentine ?

EDMOND.

Mais pourquoi me parler d'elle sans cesse quand il s'agit de vous ?

LUCIENNE.

Enfin ce que je dis, est-ce vrai, oui ou non ?

EDMOND.

Quoi donc ?

LUCIENNE.

Mon Dieu ! que M. et madame Croisilles sont vos meilleurs amis... vos seuls amis même, et que vous étiez disposé à les aimer de tout votre cœur.

EDMOND.

J'avoue que j'ai pour eux une affection sincère.

LUCIENNE.

Ah !

EDMOND.

Une affection basée sur un sentiment de reconnaissance profonde.

LUCIENNE.

De la reconnaissance ? Qu'ont-ils donc fait pour vous ?

EDMOND.

Mais ils ont fait le bonheur de ma vie. N'est-ce pas parce que je suis allé chez M. Croisilles que je vous ai rencontrée ? n'est-ce pas parce que j'y suis allé souvent, que j'ai été à même de vous voir, de vous parler, de comprendre enfin tout ce qu'il y a dans votre âme de poésie, et de richesse dans votre cœur ? n'est-ce pas parce que j'ai passé là des heures entières à vous contempler, à suivre vos moindres gestes, à deviner vos plus secrètes pensées, que j'ai senti

naître en moi cet amour qui fait ma vie, Lucienne, et qui sera le dernier battement de mon cœur?...

LUCIENNE.

Taisez-vous !

EDMOND.

Pourquoi me taire ? n'allez-vous pas être ma femme ? Oh ! je vous le jure, je donnerais sans hésiter une année de mon existence pour chacun des jours qui me séparent encore de celui où, agenouillé devant vous, vous me jurerez d'être toujours à moi,

LUCIENNE.

Monsieur...

EDMOND.

Monsieur !... Oh ! Lucienne, cette froide formule de politesse sera-t-elle donc toujours une barrière de glace entre nous ? Je ne pourrais plus vous appeler... mademoiselle... moi. Dites... Lucienne... comment m'appellez-vous ?

LUCIENNE.

Je...

EDMOND.

Dites...

LUCIENNE.

Mon Dieu ! mon père m'attend !

EDMOND, la retenant.

Je vous en prie...

LUCIENNE.

Mais...

EDMOND.

Lucienne, je vous aime !

LUCIENNE.

Edmond !

EDMOND.

Ah !

LUCIENNE.

Laissez-moi ! (Elle passe à droite.)

EDMOND.

Oh ! par grâce, restez encore... Si vous saviez combien j'appelais ce moment de tous mes vœux, vous parler, vous voir, c'est mon unique bonheur, Lucienne ! Mais vous occupez toutes mes heures, je ne vis que par vous... En vou-

lez-vous la preuve ? Tenez, ce matin encore, je pensais à vous et j'ai traduit mes pensées. (Il lui donne un papier.) Lisez !

LUCIENNE, le prenant.

Des vers !

EDMOND.

L'amour rend poète !

LUCIENNE.

L'amour...

EDMOND.

Mais oui... l'amour... Oh ! lisez et soyez indulgente.

LUCIENNE.

Ah ! c'est probablement une réminiscence d'autrefois. Des vers dont Clémentine n'a pas voulu...

EDMOND.

Mais je...

LUCIENNE.

Oh ! laissez-moi, c'est affreux ! (Elle jette le papier à terre devant la table et se sauve.)

EDMOND.

Lucienne ! mais qu'est-ce qu'elle a donc ? Lucienne ! (Il court après elle sans ramasser le papier.)

SCÈNE XVI.

HENRI, il entre en se disputant avec sa femme qui reste en dehors.

Oui, ma bonne amie, c'est ~~canon~~ ^{canon}, c'est entendu, je ne nie pas, que diable ! Quand vous m'avez épousé, je n'avais pas un sou... là... rien que des dettes... mariage d'amour ! n'en parlons plus ! (Redescendant.) Si elle y tient, je me fais confectionner une pancarte que je porterai sur la poitrine comme les sourds-muets avec cette inscription : « Quand le porteur a épousé sa femme, il n'avait rien... donc, mariage d'amour ! » Comme ça tout le monde le saura... et dire que je ne puis même pas me brûler la cervelle, ni me jeter à l'eau ; car enfin madame Delatour irait crier sur les toits que j'ai fait son malheur, qu'elle m'aime ! (Il s'assied près de la table.) Elle qui m'a épousé pour me rendre service ! ... Oh ! le 33... noir, impair et passe ! (Voyant le papier jeté par Lucienne et le ra-

massant.) Qu'est-ce que cela?... l'écriture d'Edmond ! Des vers ! O ciel ! il fait des vers... Après cela, puisqu'il les fait, je puis bien les lire... Sonnet!... Il y a donc encore des gens qui font des sonnets à cette époque-ci?... Il paraîtrait, voyons ça. (Lisant.)

Bonheur n'est-il qu'un mot à la rime sonore?

Que veut dire ce mot? Qu'est-ce que le bonheur ?

(S'interrompant.) Ah ! ce n'est pas moi qui donnerai des renseignements.

Un souffle fugitif, un brillant météore

Qui paraît et s'enfuit comme un appât trompeur.

Est-ce donc un rayon au reflet séducteur

Au feu diamanté qui miroite et qui dore ?

Hier, en songeant ainsi, je demandais encore

Si bonheur n'était pas un doux rêve menteur.

Rigrez ! c'est gentil pour quelqu'un qui a de quoi vivre. Je suis sûr que l'ex-veuve Dubois serait folle d'une machine pareille. (Il pose le papier sur la table. On entend au dehors la voix de madame Delatour crier : « Henri ! Henri ! ») Elle me croit encore perdu ! (Se levant.) Oui, ma bonne amie... oui, je n'avais rien quand je vous ai épousée... c'est convenu... mariage d'amour... Ah ! sapristi ! je ne l'oublierai pas !

SCÈNE XVII.

HENRI, ANNA *.

ANNA, entrant en se disputant avec son mari qu'on ne voit pas.

Oui ! je suis la maîtresse... je vous le prouverai... vous m'impatientez... vous m'agacez... je vous déteste... Ah ! (Elle se retourne, apercevant Henri.) Monsieur ! (Elle fait une révérence.)

HENRI, s'inclinant.

Vous quittez monsieur votre mari ?

ANNA.

Et vous parliez à madame votre épouse ?

HENRI.

Oui ! Je crois, madame, que nous pouvons nous donner

* Anna, Henri.

la main. C'est celle d'un ami respectueux qui s'offre à vous.
(Anna lui fait signe de s'asseoir, Henri s'assied à droite de la table, Anna à gauche.) Il n'y a donc plus moyen de s'entendre avec monsieur votre mari ?

ANNA, soupirant.

Il paraît ! (Elle pose son mouchoir sur la table, ce qui cache le papier.)

HENRI.

Vous n'étiez pas faits l'un pour l'autre : pourquoi vous être mariés ?

ANNA.

Et vous, monsieur ?

HENRI.

Oh ! moi... ce sont les circonstances qui...

ANNA.

Oui... je sais...

HENRI.

Ce n'est pas que je veuille dire du mal de madame Delatour qui a certes ses qualités.

ANNA.

Oh ! monsieur Miremont a aussi les siennes.

HENRI.

Mais nous ne pouvons pas nous entendre.

ANNA.

Ni nous non plus !

HENRI.

Et malheureusement je me suis aperçu de cela trop tard !

ANNA.

Comme moi !

HENRI.

De sorte que vous êtes malheureuse ?

ANNA.

Malheureuse n'est pas le mot !

HENRI, à part.

Elle est gentille cette petite femme-là ! (Haut.) Hélas ! M. Miremont n'était pas plus le mari qui vous convenait que... avouez que ce n'était pas ça du tout que vous aviez rêvé.

ANNA.

Mais monsieur...

HENRI.

Eh ! mon Dieu ! toutes les jeunes filles ont eu leur idéal, et votre idéal à vous, ça ne pouvait pas être M. Miremont. Voyons ! les circonstances s'en sont mêlées, des raisons de famille vous ont poussée... vous avez épousé M. Miremont, mais vous ne l'aviez pas rêvé. Jamais on ne me fera croire qu'une femme jeune, jolie, charmante, gracieuse, ravissante enfin comme vous l'êtes, ait consenti, de plein gré, à partager sa vie avec...

ANNA, l'arrêtant.

Monsieur. (Souriant.) Il me semble, dans tous les cas, que l'on voit des choses tout aussi extraordinaires.

HENRI.

C'est pour moi cela, metti ! (A part.) Elle est très-gentille cette petite femme-là ! (Il s'approche d'Anna.) Ah ! si pour quelques-uns le mariage est une chaîne de fleurs qui enroule l'existence, pour quelques autres, c'est une corde passée autour du cou, et cependant qu'on doit être heureux lorsqu'on est heureux en ménage :

ANNA.

Ah ! oui !

HENRI.

Ah ! si on pouvait prévoir... Quand j'avais vingt-cinq ans, alors j'étais riche, j'aurais épousé une femme suivant mes goûts, j'aurais voulu une jolie petite femme, bonne... blonde... vive, espiègle ! un peu jalouse même... un peu coquette !

ANNA.

Ah ! vous auriez aimé une femme coquette.

HENRI.

Oh ! pour elle et pour moi seulement... Je n'aurais pas aimé la vie bruyante... j'aurais aimé à parer mon intérieur... à vivre un peu dans un joli nid doré.

ANNA.

Oui... loin du bruit de la foule... avec la liberté d'aller, de venir à sa guise, quand on veut...

HENRI.

C'est cela ! On est là à dîner, on se dit : si nous partions ce soir pour Marseille ? Crae ! on fait ses malles et on prend l'express de minuit.

ANNA.

Oh! ce serait charmant cela, l'imprévu!

HENRI.

Et puis quand on s'alarme, le voyage a tant de charmes!

ANNA, soupirant.

Oui! il doit en avoir.

HENRI, à part.

Elle est extrêmement gentille, cette petite femme-là. (Il se rapproche de nouveau. — Haut.) Et puis on s'arrête aux stations qui plaisent... on descend... on reprend l'autre train.

ANNA.

C'est cela! dès qu'on voit un site qui vous charme, on quitte le chemin de fer, on parcourt la campagne... on va rêver sous les grands arbres, on cueille les fleurs dans les champs, et le soir on demande l'hospitalité dans une ferme, où on arrive les pieds mouillés de rosée pour se sécher devant un grand feu pendant le souper des laboureurs... Ah! voyager ainsi.

HENRI, lui prenant le bras et le passant sous le sien.

Appuyée sur le bras de l'homme dont la bouche murmure à chaque pas ces mots si doux à prononcer et à entendre....

MIREMONT, au dehors.

Le poulet est brûlé! Ah! vous ne savez veiller à rien!

HENRI, se lève.

Que le diable l'emporte! au moment où j'allais...

MADAME DELATOUR, au dehors.

Henri!

HENRI.

Me voilà! Je n'avais rien, c'est convenu! donc mariage d'amour! (Regardant Anna.) Elle est adorablement gentille cette petite femme-là!

MADAME DELATOUR, au dehors.

Henri! où es-tu, monstre?

HENRI.

Mariage d'amour! c'est entendu. Que le diable l'emporte! (Il sort à droite.)

SCÈNE XVIII.

ANNA, MIREMONT *.

MIREMONT, entrant, il tient un tablier de cuisine à la main.

Je vous avais bien dit, madame, qu'on n'invitait personne à dîner quand on avait une nouvelle cuisinière.

ANNA.

Eh! je sais ce que je dois faire!

MIREMONT, furieux.

Eh! non, vous ne le savez pas! La preuve, c'est que je suis obligé de m'occuper de tout!

ANNA.

C'est pourquoi tout va mal.

MIREMONT.

Mais vous ne comprenez donc pas, madame. Vous êtes là à flâner dans le jardin, à vous promener, à rire, à causer, il faut bien que je surveille, moi. Tout à l'heure, j'entre dans la cuisine pour voir...

ANNA, furieuse.

Pour tâtilonner suivant votre habitude.

MIREMONT.

La cuisinière veut me défendre d'entrer. Je lui ordonne naturellement de sortir. Elle dénoue son tablier, et elle a l'impudence de me le jeter au nez.

ANNA.

Ah! je la comprends!

MIREMONT.

Madame! mais vous oubliez que je suis votre mari!

ANNA.

Malheureusement non, je ne puis l'oublier.

MIREMONT.

Comment? parce qu'une domestique a l'impudence de me jeter son tablier au nez, vous allez...

ANNA.

Je vais la faire rester, cette fille! Elle ne peut partir au moment où nous allons dîner.

* Anna, Miremont.

MIREMONT.

Je vais...

ANNA.

Oh ! pour Dieu ! ne vous mêlez de rien ! (Elle sort.)

SCÈNE XIX.

MIREMONT, seul.

Ah ! c'est trop fort ! je ne puis même plus mettre une cuisinière à la porte !... mais... mais... mais... je suis le maître ici cependant... oui le maître, je le prouverai... c'est inouï un pareil oubli des convenances vis à vis de son mari ! Et les lois ne punissent pas cela ! (Il frappe sur la table et renverse l'encrier ; en voulant le relever, il fait tomber le mouchoir et le papier.) Allons bien !... Tiens ! son mouchoir. (Il le ramasse.) Voilà qu'elle oublie son mouchoir maintenant... et on appelle cela avoir de l'ordre ! ah ! mon Dieu ! Enfin heureusement que je suis là ! (Il regarde le papier.) Qu'est que c'est que cela ? (Il le prend.) Une note, je parie ! Quelque fournisseur que madame solde en cachette. Des crinolines, des je ne sais quoi... Et on pense que je ne saurai rien... ah ! ah ! Tiens ! non ! Une lettre et pas de signature... pas de... Des vers... ma foi ! des vers ! ça a l'air d'un sonnet. (Lisant.) « Bonheur... tendresse que je lis dans tes yeux... » Il paraît que les yeux de la dame sont éloquentes... c'est... c'est... (Il s'arrête frappé par une pensée subite.) Dans le mouchoir de ma femme ! Bigre ! bigre ! (Regardant le papier.) « Je t'aime ! » Dans son mouchoir ! Ah ! je saurai ce qu'il en est ! (En sortant.) Je le saurai !

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

Un parc ; au fond, à droite, une petite porte conduisant dans le bois ; au premier plan, à gauche, entrée de la serre ; allées à droite et à gauche ; chaises.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉMENTINE, LUCIENNE.

(Elles entrent en se donnant le bras et continuent leur conversation.)

CLÉMENTINE.

Je t'assure que tu as tort ! parfaitement tort !

LUCIENNE.

Mais non !

CLÉMENTINE.

Mais si !

LUCIENNE.

En quoi ai-je tort ?

CLÉMENTINE.

En le boudant comme tu le fais.

LUCIENNE.

Je ne boude pas !

CLÉMENTINE.

Oh ! ma chère ! c'est pourtant visible ! Quand M. Dornay va à droite, tu viens à gauche ; quand il te regarde, tu détournes la tête ; quand il te parle, tu fronces le sourcil, et c'est à peine si tu lui réponds ! Il s'est si bien aperçu de tout cela qu'il a quitté le salon de fort mauvaise humeur !...

LUCIENNE.

Mon Dieu! que veux-tu? je ne sais pas feindre, moi!... Je me sens tout énermée depuis tantôt, et... (Elles s'arrêtent.)

CLÉMENTINE, le regardant et souriant.

Tu voudrais te disputer?

LUCIENNE, quittant le bras de Clémentine.

Non... je voudrais pleurer!...

CLÉMENTINE.

Pleurer! tu es donc malheureuse?

LUCIENNE.

Je ne sais ce que j'éprouve, Clémentine, mais quand je pense à M. Dornay... (Elle s'essuie les yeux.)

CLÉMENTINE.

Ah! que tu es enfant! ne pleure donc pas, va!... les larmes, cela rougit les yeux et ça tire les traits... Prends garde!... si tu pleures tu seras laide, et si tu es laide M. Dornay est capable de moins t'aimer!...

LUCIENNE.

Clémentine, ne dis pas cela!

CLÉMENTINE, riant.

Oh! si la pensée qu'il pourrait moins t'aimer te fait mal... eh bien, alors pourquoi le boudes-tu?

LUCIENNE.

C'est plus fort que moi:

CLÉMENTINE, derrière elle, et cherchant à lire sur la figure de Lucienne l'effet de ses paroles.

Mais tu l'irrites!... Dis-donc! s'il allait en prendre son parti!

LUCIENNE.

Oh! Clémentine!

CLÉMENTINE.

Écoute! quand il a quitté le salon, il a passé près de moi, et je l'ai entendu disant à M. Delatour... Ah! que les femmes ont tort de ne pas toujours être aimables! si elles savaient ce qu'elles perdent!

LUCIENNE.

Il a dit cela?

CLÉMENTINE.

Oui!

LUCIENNE.

Ah!

CLÉMENTINE.

Tu vois bien qu'il faut céder et que tu as tort.

LUCIENNE.

Céder ! tu veux que je cède ? mais pourquoi ? qu'ai-je fait ? Quoi ! parce que je me sens souffrante, énervée, M. Dornay sera de mauvaise humeur ? oh ! mais ce n'est pas juste, cela ! Non ! non ! je ne céderai pas, je ne reviendrai pas la première, je n'ai pas tort, c'est à lui à commencer ! Tu verras ! je continuerai à le boudier. (Elle se détourne pour dominer son émotion.)

CLÉMENTINE.

Prends garde ! ma pauvre Lucienne, si tu allais l'éloigner ?
(Mouvement de Lucienne.)

LUCIENNE.

L'éloigner ! mais il ne m'aime donc pas ?

CLÉMENTINE.

Oh ! si tu savais comme les hommes sont étranges... Enfin... fais comme tu voudras !

LUCIENNE.

Tu crois que M. Dornay s'entêtera de son côté !

CLÉMENTINE.

J'en suis sûre !

LUCIENNE.

Cependant...

CLÉMENTINE.

Oh ! je te l'affirme !

LUCIENNE.

Au fait ! j'oubliais... Tu le connais mieux que moi !... beaucoup mieux que moi, même !

CLÉMENTINE.

C'est pourquoi je crois devoir te donner un bon conseil. Il a un excellent caractère, mais il est un peu emporté... un peu violent !... Il faut savoir le maintenir et le ramener. Oh ! c'est très-facile, va ! (Lui prenant le bras.) Tiens ! viens faire un bouquet ! cela nous amusera. (Riant.) Tu cueilleras des marguerites.

LUCIENNE, la quittant.

Non, laisse-moi ! je veux pleurer toute seule ! (Elle sort, troisième plan à gauche.)

CLÉMENTINE, courant après elle.
Mon Dieu! que tu es enfant! (Elle disparaît.)

SCÈNE II.

HENRI, puis EDMOND.

(Henri sort de la serrure, aperçoit la petite porte, il va mettre la clef dans la serrure, Edmond entre par la droite.)

EDMOND.

Impossible de voir Lucienne. (Apercevant Henri et allant à lui.)

HENRI, surpris, se retournant.

Bigre! j'ai cru que c'était ma femme!

EDMOND.

Tu n'as pas vu Lucienne?

HENRI.

Non! et toi, as-tu vu Julia?

EDMOND.

Où peut-elle être!

HENRI.

Oh! cela ne m'inquiète guère, va!

EDMOND.

Mais cela m'inquiète beaucoup, moi!

HENRI.

Ah! tu es bien bon!

EDMOND.

Mais il faut que je lui parle à propos de cette querelle que je viens d'avoir avec elle.

HENRI.

Comment! tu as eu une querelle avec ma femme?

EDMOND.

Ta femme! mais il ne s'agit pas de ta femme. Il s'agit de Lucienne qui semble ne plus m'aimer! (Il remonte.)

HENRI, descendant à gauche.

Bah! querelle d'amoureux! cela vaut mieux que querelles de ménage, va!... Enfin ça te viendra, il faut l'espérer... En attendant je voudrais bien être à ta place.

EDMOND.

Toi!

HENRI.

Oui!

EDMOND.

Et tes quatre-vingt mille livres de rente?

HENRI.

Et Julia?

EDMOND.

Ta femme? Au fait, je viens de la rencontrer, elle te cherche partout!

HENRI.

Oui! elle me croit perdu! elle passe sa vie à cela! Un jour ou l'autre, je m'entendrai tambouriner... plan... ran plan... plan... avec récompense honnête à celui qui... je m'y attends!

EDMOND.

Elle te croit malade.

HENRI, effrayé.

Hein!

EDMOND.

Parce que tu n'as pas déjeuné!

HENRI.

Miséricorde! elle est capable de mettre à mes trousses toute la faculté de Ville-d'Avray!

EDMOND.

Je crois qu'elle a envoyé déjà chercher un médecin.

HENRI.

Diantre! je m'en vais...

EDMOND.

Où vas-tu?

HENRI.

Au bois, pendant que le loup y est! (il va à la petite porte.)

EDMOND.

Adieu! et moi je vais retrouver Lucienne! (il va pour prendre une allée.) Ah! voici ta femme là-bas!

HENRI.

Ma femme! sauve qui peut! (il ouvre la petite porte.)

EDMOND.

Mais si je la rencontre et qu'elle m'interroge?

HENRI.

Dis-lui... que je suis chez le notaire! (il disparaît)

EDMOND, seul.

Ah ! ma foi, qu'il s'arrange ! (Il entre dans la serre ; Miremont paraît, premier plan à droite.)

SCÈNE III.

MIREMONT, tenant la lettre à la main, la lit, puis s'arrêtant tout à coup.)

« Bonheur ! c'est la tendresse que je lis dans tes yeux !... Bonheur ! c'est la promesse qu'à mon cœur enivré fait ton cœur plein d'amour ! » (Avec éclat.) Oh ! et dire qu'un drôle a osé... (Après un silence et s'avançant vers le public.) Où en sont les choses ?... Je les ai vus... là... dans mon salon... en tête-à-tête... je ne me suis douté de rien, comme un imbécile !... Ah ! madame Miremont, vous vous permettez ?... Que les femmes ont de drôles de goûts !... écouter ce gros garçon ! ah ! (Il reprend le papier et lit avec rage.) « Quand je te dis : Je t'aime !... » (Avec fureur.) Mais je finirai par le savoir par cœur, ce maudit sonnet !... (moment de silence.) Où en sont les choses ?

ANNA, en dehors.

Vous ne sonnerez le dîner qu'après avoir reçu mes ordres ; que monsieur le dise ou non...

MIREMONT.

Soyons digne ! peut-être n'a-t-elle été... qu'étourdie !

SCÈNE IV.

ANNA, MIREMONT *.

ANNA, sortant de la serre.

Ah ! vous êtes ici ! On m'a dit que vous me cherchiez partout. Qu'est-ce qu'il y a ?

MIREMONT, se contenant.

Rien, madame... je désirais vous voir... voilà tout !

ANNA.

Eh bien, vous me voyez ! vous êtes content ?

* Anna, Miremont.

MIREMONT, lugubre.

Peut-être!!!

ANNA, le regardant.

Ah! mon Dieu! vous avez l'air d'un conspirateur!

MIREMONT, malin.

Pourquoi pas d'un poète?

ANNA, riant.

Un poète! ah! ah! ah! je crois qu'en fait de poésie, vous n'avez rien à vous reprocher, vous!

MIREMONT.

Heureusement, madame, que d'autres ont ce reproche à s'adresser, n'est-ce pas?

ANNA.

Heureusement, comme vous le dites.

MIREMONT.

Ah! vous trouvez?

ANNA.

Mais oui! je trouve que c'est très-heureux pour ceux qui aiment les vers qu'il y ait des gens qui en fassent.

MIREMONT, de plus en plus tragique.

Et vous les aimez, vous, madame, les vers?

ANNA.

Eh mais! sans doute, je les aime, quand ils sont bons!

MIREMONT.

Madame! (Anna le regarde; Miremont lui prend la main et la fait descendre au milieu de la scène.) Un mot, je vous prie!... Qu'est-ce que vous penseriez d'une femme qui recevrait une lettre?

ANNA.

Je penserais qu'elle doit savoir lire.

MIREMONT, la retenant.

Madame!! (Se calmant.) quel effet, suivant vous, pourrait produire cette lettre?

ANNA, riant.

Mais, suivant moi, monsieur, comme suivant les autres, une lettre n'a que trois effets à produire; elle peut être agréable, désagréable ou indifférente.

MIREMONT.

Je ne plaisante pas, madame.

ANNA.

Vous n'en avez pas l'air non plus, monsieur.

MIREMONT.

Enfin, madame, qu'est-ce que vous penseriez d'une femme qui recevrait une lettre... une de ces lettres que l'on ne montre pas à un mari ?

ANNA.

Cela dépend des conditions dans lesquelles seraient le mari et la femme.

MIREMONT.

Comment ! vous admettez que des excuses soient possibles ?

ANNA.

Eh bien, oui, sans doute !... les excuses d'ailleurs, sont toujours possibles dans toutes les circonstances.

MIREMONT, levant les bras.

Madame ! madame ! savez-vous bien que vous avez un aplomb qui me surprend ?

ANNA.

Un aplomb, monsieur ! que signifient vos paroles ? de l'aplomb, moi ?... mais répondez donc, monsieur, répondez donc !

MIREMONT.

Il me semble que vous devez me comprendre, madame.

ANNA.

Mais pas du tout, monsieur. Expliquez-vous, je l'exige.

MIREMONT.

Je parle d'une femme qui reçoit des sonnets.

ANNA.

Eh bien ?

MIREMONT.

Quoi ! vous ne rougissez pas !

ANNA, après un silence.

Monsieur Miremont, si vous êtes malade, il faut vous faire soigner et ne pas attendre, car vous l'êtes grièvement.

MIREMONT.

Madame !...

ANNA.

Permettez ! Si vous êtes en bonne santé, il faut prendre votre canne et votre chapeau et aller faire un tour de promenade pour vous remettre l'esprit.

MIREMONT.

Madame ! la raillerie n'est pas une justification !

ANNA.

Une justification ! mais vous êtes fou, monsieur ! Pour se justifier, il faut être accusée !

MIREMONT.

Je vous accuse !

ANNA.

Vous !

MIREMONT.

Moi !

ANNA.

Ah ça ! et de quoi donc ?

MIREMONT.

D'être sur le point de prendre une mauvaise route !

ANNA.

Monsieur, je ne veux pas entendre un mot de plus par respect pour vous-même.

MIREMONT.

Mais, madame !

ANNA.

Tenez, voulez-vous que je vous dise ? Il n'est qu'un malheur, c'est que vous n'avez pas à crier pour quelque chose. (Elle se dirige vers la serre.)

MIREMONT, exaspéré.

Un malheur !

ANNA, se retournant.

Oui ! (Elle disparaît.)

MIREMONT.

Un malheur ! vous appelez cela un malheur ! tin...



SCÈNE V.

MIREMONT, seul.

Ah ! c'est ainsi... Eh bien, puisqu'elle veut un éclat elle l'aura et je vais... (Il va pour suivre Anna, madame Delatour entre, et, apercevant Miremont, elle va à lui.)

SCÈNE VI.

MIREMONT, MADAME DELATOUR.

MADAME DELATOUR.

Vous ne l'avez pas vu ?

MIREMONT.

Qui ?

MADAME DELATOUR.

Mon mari !

MIREMONT.

Je vais le chercher ! (il va pour sortir, madame Delatour le retient.)

MADAME DELATOUR.

Ah ! vous ne le trouverez pas !

MIREMONT.

Comment, il n'est plus ici !

MADAME DELATOUR.

Ah ! monsieur Miremont, telle que vous me voyez, je suis en proie à une inquiétude qui me tourne les sens.

MIREMONT.

Pourquoi ?

MADAME DELATOUR, le faisant descendre en scène.)

Je puis bien le dire à vous qui êtes un ami, je suis la plus malheureuse des femmes.

MIREMONT.

Vous ?

MADAME DELATOUR.

Mon mari n'est qu'un monstre !

MIREMONT.

Comment !

MADAME DELATOUR.

Un trompeur ! un séducteur ! Ah ! monsieur... il me délaisse, il m'abandonne, le scélérat ! Un homme qui n'avait rien quand je l'ai épousé, rien que des dettes.

MIREMONT.

Madame, dites-moi...

MADAME DELATOUR.

Ah ! vous êtes bien bon de vous intéresser comme cela à moi... c'est une consolation...

MIREMONT

Que fait votre mari ?

MADAME DELATOUR.

Ce qu'il fait, le bandit ? la cour à d'autres femmes !

MIREMONT.

Ah !

MADAME DELATOUR.

Oui, monsieur, ses absences perpétuelles je les avais mises sur le compte du mariage de son ami Dornay, mais ils sont aussi mauvais sujets l'un que l'autre, ils s'entendent, monsieur, pour me torturer le cœur !

MIREMONT.

Et... à quelles femmes s'adresse-t-il ?

MADAME DELATOUR.

Bien sûr à quelqu'une de ces abominables dévergondées qui empoisonnent, par leur coquetterie, l'existence d'une pauvre femme vertueuse.

MIREMONT.

Et le nom... de cette femme, le savez-vous ?

MADAME DELATOUR.

Oh ! si je le savais !

MIREMONT.

Que feriez-vous ?

MADAME DELATOUR.

Je me vengerais, monsieur, je serais inflexible ! je garderais tout, il n'aurait rien... pas un centime, monsieur.

MIREMONT.

Enfin ! vous n'avez pas même un soupçon qui puisse vous guider ?

MADAME DELATOUR.

Non, monsieur !

MIREMONT.

Vous n'avez pas même surpris des lettres... des vers... qu'il faisait...

MADAME DELATOUR, bondissant.

Des vers ! vous croyez qu'il fait des vers ! Ah ! ciel de Dieu ! si cela était !

MIREMONT.

Eh bien, madame, cela est !

MADAME DELATOUR.

Hein ! monsieur, monsieur, parlez... répondez...

MIREMONT.

Il y a, madame, que votre mari s'est permis d'adresser une épître en vers à une personne qui... à une personne que... à une personne enfin !

MADAME DELATOUR.

A votre femme ?

MIREMONT.

Oui !

MADAME DELATOUR.

Ah ! elle aura fait des coquetteries avec mon mari ! c'est elle qui est cause de tout !

MIREMONT.

C'est votre mari qui a agi comme un fat !

MADAME DELATOUR, piquée.

Qu'en savez-vous, monsieur ?

MIREMONT.

Madame Miremont serait incapable !...

MADAME DELATOUR.

Êtes-vous certain que mon mari ait écrit...

MIREMONT, montrant la lettre.

J'ai la lettre ! la voici.

MADAME DELATOUR.

La lettre !... donnez ! donnez ! (Elle prend la lettre, la lit, et se redressant vivement.) Monsieur ! monsieur ! où avez-vous trouvé cette lettre !

MIREMONT.

Dans le mouchoir de ma femme ! Je venais de les surprendre causant en tête-à-tête... et ma femme est partie en oubliant son mouchoir et j'ai trouvé...

MADAME DELATOUR.

Et c'est d'après cette lettre en vers que vous accusez mon mari ?

MIREMONT.

Oui, madame !

MADAME DELATOUR.

Vous n'avez pas d'autres preuves ?

MIREMONT.

Il me semble que celle-là suffit?

MADAME DELATOUR, avec élan.

Monsieur Miremont, il faut que je vous embrasse ! (Elle lui saute au cou.)

MIREMONT, cherchant à se dégager.

Oh ciel ! la malheureuse est folle !

MADAME DELATOUR.

Ah ! je suis la plus heureuse des femmes !

MIREMONT.

Archi-folle ! Ah ! qu'ai-je fait ? mon Dieu !

MADAME DELATOUR.

Mais cette lettre ! c'est la preuve de l'innocence de mon pauvre Henri !

MIREMONT.

Comment ?

MADAME DELATOUR.

Elle n'est pas de lui !

MIREMONT.

Mais si !

MADAME DELATOUR.

Non, monsieur ! il est innocent comme l'enfant qui vient de naître !

MIREMONT.

Ah ! vous voulez m'abuser, madame.

MADAME DELATOUR

Non, monsieur, ces vers ne sont pas de l'écriture de mon mari, et la preuve !

MIREMONT, reprenant la lettre.

La preuve ?

MADAME DELATOUR.

Eh bien, c'est l'écriture de son ami Dornay.

MIREMONT.

M. Dornay !

MADAM DELATOUR.

Oui !

MIREMONT.

Vous en êtes sûre ?

MADAME DELATOUR.

Je vous le jure !

MIREMONT, tragiquement.

Merci, madame ! (il sort.)

SCÈNE VII.

MADAME DELATOUR, seule.

Ah ! mon pauvre Henri ! (Bondissant tout à coup.) Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! mais qu'est-ce que j'ai été dire ? M. Miremont ! Il est loin... s'il rencontre M. Dornay... Ah ! que j'ai été sotte !... Ah ! mon Dieu ! que dira Henri ? mon Henri... et moi qui... Ah !

SCÈNE VIII.

MADAME DELATOUR, CROISILLES, MADAME
CROISILLES, PAULINE.*

MADAME DELATOUR, les apercevant.

Ah ! vous voilà ! Dieu soit loué ! Vous allez me venir en aide !... Vous allez me dire ce qu'il faut que je fasse.

MADAME CROISILLES.

Mais qu'y a-t-il ?

CROISILLES.

Qu'avez-vous ? Votre mari ?...

MADAME DELATOUR.

Telle que vous me voyez... je vais causer la mort de deux hommes !

CROISILLES.

Comment ?

MADAME DELATOUR.

Ils vont se battre !

MADAME CROISILLES.

Pour vous ?

MADAME DELATOUR.

Oui !

* Croisilles, madame Croisilles, madame Delatour, Pauline.

CROISILLES.

Mais avec qui donc se bat votre mari?

MADAME DELATOUR.

Mon mari!... mais il ne s'agit pas de lui.

PAULINE.

De qui donc?

MADAME DELATOUR.

De M. Dornay!

TOUS.

Dornay! il se bat!

MADAME DELATOUR.

Avec M. Miremont.

CROISILLES.

Pourquoi?

MADAME DELATOUR.

Pour une lettre en vers, une vraie déclaration que M. Dornay a adressée à madame Miremont. Je vous en conjure, arrangez tout cela. . Il faut empêcher ce duel, quand je pense que c'est moi qui... Ah! mes amis, mes chers amis!

MADAME CROISILLES.

Mais que faire?

PAULINE.

Voir M. Dornay, et pour la pauvre Anna éviter un scandale...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FARGIS.*

FARGIS, qui entrait l'air souriant, s'arrête brusquement.
Un scandale?

MADAME CROISILLES.

Ah! monsieur de Fargis! (Tout le monde se regarde.)

FARGIS, inquiet de l'émotion et de l'embarras qui règnent.
Et... mais... je suis de trop peut-être... (il veut se retirer.)

MADAME DELATOUR.

Mais mon Dieu! ne perdez donc pas de temps... Empê-

Madame Delatour, madame Croisilles, Fargis, Pauline.

chez l'événement... Ah! si mon mari était ici... (Criant.) Mais non! je ne veux pas qu'il sache... Cela n'aurait qu'à lui donner des idées... Mes amis... **jurez-moi** qu'Henri ne saura rien... que vous ne lui direz jamais que M. Miremont a pu supposer... Ah! c'est que les hommes sont tellement... enfin, jurez-moi, pour ma tranquillité...

MADAME CROISILLES.

Oui, oui, nous vous le promettons! (A Croisilles.) Mais madame Delatour a raison... Va! cours! efforce-toi de trouver M. Miremont... calme-le... mais si tu vois M. Dornay... ne lui parle pas. (Croisilles sort.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, puis HENRI.

FARGIS, de plus en plus inquiet.

M. Dornay! vous avez parlé de M. Dornay?

MADAME DELATOUR.

Eh, oui, aidez-nous, mon cher monsieur, empêchez un malheur: Je ne m'en consolerais jamais.

FARGIS.

M. Dornay!... un malheur!... Ah! ma pauvre... (A ce moment la petite porte s'ouvre. Henri paraît, et en voyant sa femme, il traverse la scène sur la pointe des pieds et disparaît à gauche.)

MADAME CROISILLES.

Il faut prévenir M. de Fargis, c'est notre devoir.

FARGIS, à part.

Qu'est-ce que peuvent avoir ces dames?

PAULINE.

Abordons-le franchement.

FARGIS.

Décidément, ces dames... (Les trois femmes vont à Fargis.)

PAULINE.

Cher monsieur de Fargis, je suis sûre que vous croyez que nous parlons de vous.

FARGIS.

Oh! non, certainement!

PAULINE.

Eh bien, nous en parlons!

FARGIS, inquiet.

Ahl

MADAME CROISILLES.

C'est à cause de ce duel.

MADAME DELATOÛR.

M. Dornay est un brigand! Il est capable de mitrailler ce malheureux M. Miremont!

FARGIS.

Mais...

MADAME CROISILLES.

Voulez-vous savoir la vérité? M. Dornay fait la cour à madame Miremont. M. Miremont a surpris une lettre, et il va résulter de tout cela entre lui et M. Dornay, une de ces explications...

FARGIS.

Ah! quel affreux scandale!

PAULINE.

Ahl voici M. Dornay.

FARGIS.

Je ne veux pas lui parler!

MADAME CROISILLES.

Ni moi!

MADAME DELATOÛR.

Ni moi!

SCÈNE X.

LES MÊMES, EDMOND.

(Edmond entre du fond et descend près des personnages pour les saluer, tous s'enfuient en jetant une exclamation d'épouvante, étonnement d'Edmond en les voyant s'éloigner ainsi. Miremont paraît à droite, aperçoit Edmond, descend à lui et lui frappe sur l'épaule.)

SCÈNE XI.

EDMOND, MIREMONT,

MIREMONT.

Monsieur! ce que vous faites là est de la dernière inconvenance.

EDMOND, stupéfait.

Plait-il?

MIREMONT.

Silence! je sais tout!

EDMOND.

Tout quoi?

MIREMONT.

Je vous donnerai la leçon que vous méritez!

EDMOND.

Monsieur, si c'est une suite de la plaisanterie, je vous prie de la faire cesser.

MIREMONT.

Silence!

EDMOND.

Expliquez ou rétractez vos paroles!

MIREMONT.

Pas de bruit! pas de scandale! que vos témoins viennent me trouver et nous conviendrons de tout!

EDMOND.

Parlez-vous sérieusement?

MIREMONT.

Très-sérieusement!

EDMOND.

Alors il faut que vous me disiez...

MIREMONT.

Que nos témoins même ignorent la cause de notre rencontre.

EDMOND.

Mais...

MIREMONT.

On vient... demain... dans le bois

EDMOND.

Mais, monsieur...

MIREMONT.

Chut!... vos témoins... silence! (il sort à droite. Edmond va pour le suivre, entre Henri.)

SCÈNE XII.

EDMOND, HENRI *.

HENRI.

Ah! ça qu'est-ce que tu as donc fait à ton beau-père, toi? Il ne veut plus entendre parler de toi et il jure ses grands dieux que jamais sa fille ne sera ta femme.

EDMOND.

Il serait possible!

HENRI.

C'est certain!

EDMOND.

Oh! mais... c'est à devenir fou! Ah! ma foi! si l'autre veut se battre tout de suite, je ne demande pas mieux!

HENRI.

Se battre!

EDMOND.

Oui! je me bats!

HENRI.

Avec qui?

EDMOND.

Avec M. Miremont!

HENRI.

Et pourquoi?

EDMOND.

Je n'en sais rien!

HENRI.

Mais enfin il y a un motif?

EDMOND.

Il m'a demandé raison de ma conduite.

* Henri, Edmond.

HENRI.

Que lui as-tu donc fait ?

EDMOND.

Je n'en sais rien !

HENRI.

Mais ce n'est pas sérieux ?

EDMOND.

Très-sérieux, il attend mes témoins.

HENRI.

Soit ! Tiens, voici M. Miremont qui revient, je vais lui parler, laisse-nous !

EDMOND.

Somme-le de s'expliquer.

HENRI.

Sois tranquille !

EDMOND.

Je compte sur toi. (il sort.)

SCÈNE XIII.

HENRI, MIREMONT.

HENRI.

Ah ! pardieu ! cher M. Miremont, je suis heureux de vous rencontrer.

MIREMONT.

Bien honnête ! (il le salue et va pour continuer son chemin.)

HENRI.

Je désirais vous parler.

MIREMONT, s'arrêtant.

A vos ordres !

HENRI.

Vous savez de quoi il s'agit, n'est-ce pas ?

MIREMONT.

Dites toujours !

HENRI.

Il s'agit d'une affaire qui, je crois, n'est qu'une plaisanterie.

MIREMONT.

Quelle affaire?

HENRI.

Celle dont m'a parlé Dornay!

MIREMONT.

Ah! et à quel titre vous présentez-vous à moi?

HENRI, lui tendant la main.

Comme conciliateur, cher monsieur.

MIREMONT, s'inclinant.

Alors je ne puis vous entendre!

HENRI.

Comment?

MIREMONT.

Êtes-vous le témoin de mon adversaire!

HENRI.

J'accepte cette qualité, mais à la condition que je pourrai
arranger une affaire...

MIREMONT.

Qui ne saurait s'arranger!

HENRI.

Pourquoi?

MIREMONT.

Parce qu'elle n'est point arrangeable!

HENRI,

Mais...

MIREMONT.

C'est ainsi!

HENRI, à part.

Ah! ça, mais on me l'a changé en nourrice, ce bon-
homme-là! (Haut.) Et maintenant, mon cher monsieur Mire-
mont, quelle est la cause de cette affaire?

MIREMONT.

Elle est connue de mon adversaire et de moi. Cela suffit!

HENRI.

Mais non!

MIREMONT.

Permettez! monsieur Dornay veut-il se battre, oui ou non?

HENRI.

Non, sans une explication préalable.

MIREMONT.

C'est décidé ?

HENRI.

Oui ! (Miremont entre dans la serre. Étonnement d'Henri. Miremont reparait avec un petit guéridon qu'il pose à droite. Voici du papier, une plume et de l'encre... Nous allons dresser le procès-verbal pour déclarer que M. Dornay refuse de se battre.

HENRI.

Parce qu'il ne connaît pas la cause du combat.

MIREMONT.

Parce qu'il prétend ne pas la connaître... Je vais écrire, vous signerez !

HENRI.

C'est un avoué en matière de duel, cet homme-là ! mais, je ne puis signer cela !

MIREMONT.

Alors, il consent... Arrêtons les conditions du combat !

HENRI.

Cela ne se fait pas ainsi, il faut que je voie vos témoins.

MIREMONT.

Pardon, j'ai des exemples !

HENRI.

Monsieur Miremont, j'ai déjà servi de témoin dans plusieurs duels, et je connais les règles.

MIREMONT.

Oh ! moi aussi !

HENRI.

Ah ! vous avez servi de témoin.

MIREMONT.

Non !

HENRI.

Alors, comment savez-vous ?

MIREMONT.

Je sais très-bien !

HENRI.

Vous vous êtes donc battu ?

MIREMONT.

Oui !

HENRI.

Une fois !

MIREMONT.

Plus !

HENRI.

Combien donc ?

MIREMONT.

Cinq !

HENRI.

Ah ! bah !

MIREMONT.

Oui !

HENRI.

Heureusement ?

MIREMONT.

Heureusement !

HENRI.

Bigre ! mais vous êtes donc un gaillard !

MIREMONT se lève.

Oui ! je suis un gaillard ! Tel que vous me voyez, je suis content, très-content de me battre ! Je suis d'une nature essentiellement batailleuse, j'ose le dire ; quand j'étais jeune homme, je me battais volontiers pour une bêtise, cela me retrempait... A bien prendre, je crois que si je me dispute aussi souvent avec ma femme, c'est que...

HENRI.

C'est que vous ne pouvez pas vous battre avec elle ?...

MIREMONT.

Non, mais c'est que je n'ai pas été sur le terrain depuis longtemps. Quand je me bats, cela me calme !

HENRI, qui commence à s'échauffer.

Ça vous calme ?

MIREMONT.

Oui !

HENRI, se lève.

Vous vous moquez de moi, n'est-ce pas !

MIREMONT.

Pas le moins du monde ! Donc c'est au témoin de M. Dornay que j'ai l'honneur de parler ?

HENRI.

Eh bien, oui !

MIREMONT.

Arrêtons les conditions.

HENRI.

Permettez, cher monsieur Miremont, moi, témoin, je dois connaître la cause du duel.

MIREMONT.

Cela n'est pas nécessaire.

HENRI.

Cette cause est donc bien mauvaise, puisque vous la déclarez inavouable ?

MIREMONT.

Je me battrai !

HENRI.

Comment ! vous ne l'expliquerez pas ?

MIREMONT.

Non !

HENRI.

Cependant...

MIREMONT.

Je me battrai !

HENRI.

C'est irrévocablement décidé ?

MIREMONT.

Oui !

HENRI.

Vous avez des armes chez vous ?

MIREMONT.

J'ai des épées !

HENRI.

Allez les chercher !

MIREMONT.

Très-bien ! je vais prendre mes témoins en même temps.

HENRI.

Vous n'en avez pas besoin... j'ai des amis là, dans le bois, qui vous assisteront ; car, si vous voulez vous battre, cela va être tout de suite.

MIREMONT.

De mieux en mieux !

HENRI.

Je vous attends dans le bois !

MIREMONT.

Vous allez prévenir M. Dornay?

HENRI.

Inutile!

MIREMONT.

Comment?

HENRI.

Vous voulez vous battre avec quelqu'un, n'est-ce pas?

MIREMONT.

Oui!

HENRI.

Eh bien, voilà votre affaire!

MIREMONT.

Vous?

HENRI.

Moi-même!

MIREMONT.

Mais...

HENRI.

Vous voulez vous battre avec Dornay sans dire la cause, et moi, je veux me battre avec vous sans vous en dire davantage, ah!

MIREMONT.

Ce n'est pas la même chose!

HENRI.

Vous refusez? Dressons procès-verbal

MIREMONT.

Permettez... monsieur...

HENRI.

Il y a des exemples, vous avez tout ce qu'il faut pour écrire, donc écrivez...

MIREMONT.

Mais écoutez donc!

HENRI.

Rien!

MIREMONT.

Au fait, pourvu que je me batte, je serai content!

HENRI.

Décidément, vous êtes un gaillard! je vous attends là, dans le bois!

MIREMONT.

Je vais aller chercher les épées! je me battraï!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, EDMOND, puis TOUS LES PERSONNAGES.

EDMOND, entrant, à Miremont.

Permettez : avant de donner raison à M. Delatour, vous me devez une explication à moi-même ! Il y a une heure... j'étais ici, dans cette maison, bien accueilli par tous. Tout à coup, au moment où je m'y attendais le moins, sans cause connue, je me vois devenir un objet d'horreur, et vous venez me provoquer brusquement. Encore une fois, je vous somme de vous expliquer.

HENRI.

Au fait, qu'y a-t-il ? je ne serais pas fâché de le savoir, moi !

MIREMONT.

Ce qu'il y a ?

TOUS.

Oui ! oui ! oui !

MIREMONT.

Vous le savez bien !

TOUS.

Mais non !

ANNA.

Expliquez-vous, monsieur. Vous vouliez vous battre, et pour quoi ? Moi, votre femme, je vous somme de me le dire !

MIREMONT.

Vous l'exigez ! Eh bien, madame, rougissez donc devant tous ceux qui vous entourent. (il prend le papier et lit :)

Bonheur n'est-il qu'un mot à la rime sonore ?

Que veut dire ce mot ? qu'est-ce que le bonheur ?

ANNA.

Mon Dieu ! il est fou !

EDMOND, à Miremont.

Monsieur ! à quel propos cette plaisanterie ?

MIREMONT, ironiquement.

Ah ! vous connaissez ces vers ?

HENRI.

Moi aussi ! ils sont mauvais !

EDMOND,

C'est moi qui les ai faits.

MIREMONT.

Vous l'avouez ! dans le mouchoir de ma femme !

LUCIENNE.

Mais cette lettre est à moi ?

MIREMONT.

A vous ?

LUCIENNE.

Mais que signifie ?

EDMOND.

Je vous l'expliquerai, Lucienne. (Il tend la main à Fargis qui la lui presse.)

MIREMONT, à sa femme.

Madame... voulez-vous m'embrasser ?

ANNA.

A la condition que nous ne nous disputerons plus jamais.
(Miremont l'embrasse.)

MADAME DELATOUR.

Henri ! ils s'embrassent ! tu ne me dis rien ?

HENRI.

33... noir, impair et passe... Prenez mon bras, madame Delatour.

FIN.

62633358



